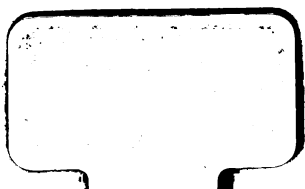




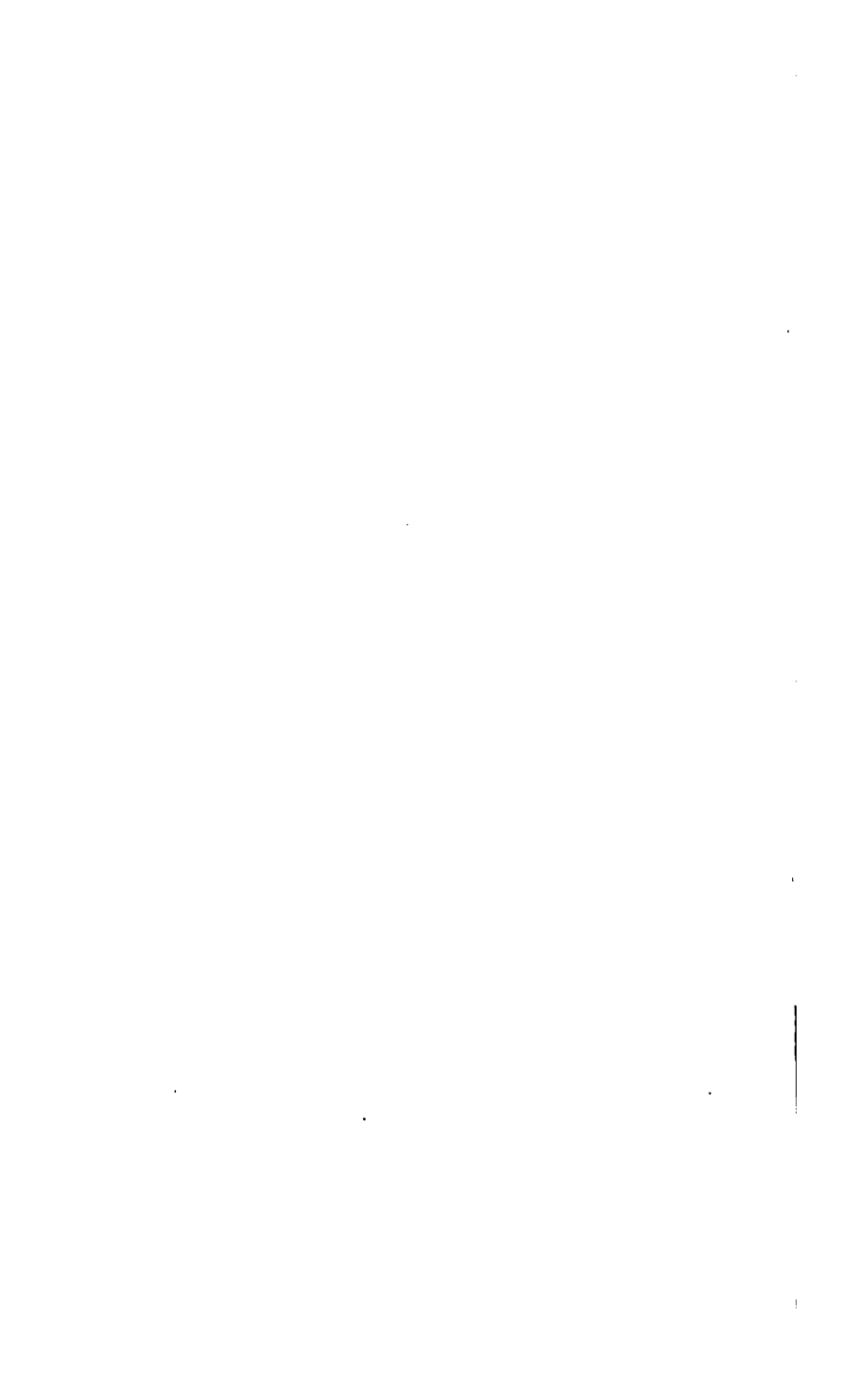
Zah. III B. 83











LE  
*PHILOSOPHE*  
NÈGRE,  
ET  
LES SECRETS  
DES GRECS.

Ouvrage trop nécessaire.  
*EN DEUX PARTIES.*



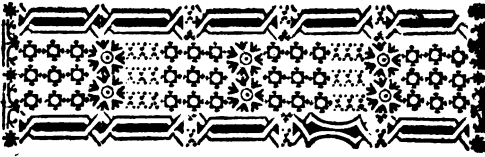
*A LONDRES.*

---

M. DCC. LXIV.







## AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR a d'abord eu quelques scrupules au sujet des secrets des Grecs , qui , pour la premiere fois , sont exposés au grand jour dans cet Ouvrage. Il craignoit que sa plume , en dévoilant au Lecteur les manoeuvres des joueurs fripons , ne les enseignât à des fripons mêmes , &c

A ij

#### iv AVERTISSEMENT.

n'en produisit de nouveaux. On l'a rassuré sur ses craintes ; & , en effet , les Filoux & les Cartouches ont eu des Historiens , qui ont servi le Public , en le garantissant des pièges , qu'ils ont fait connoître. On a même voulu persuader à l'Auteur , que son service est encore plus signalé , les tours qu'il dévoile étant plus fins , plus cachés , plus généralement nuisibles , & plus sujets à l'impunité ,

## AVERTISSEMENT. v

parce qu'ils font moins présumables.

D'après ce qu'on a vû, on ose avancer ici, qu'il y a très-souvent dans les Sociétés de jeu, même les plus respectables, des Joueurs, sçavans dans l'art d'enchaîner le bonheur, & une infinité d'autres, trop confians, trop peu éclairés, & trop souvent victimes. Si ces derniers s'instruisent, les premiers se corrigeront. Alors, les salles de

## vj AVERTISSEMENT.

jeu ne feront plus des bois ;  
où l'on dépouille l'innocen-  
ce , avec sûreté , avec beau-  
coup de politesse , & plus  
encore d'inhumanité.





LE  
PHILOSOPHE  
NÈGRE,  
ET  
LES SECRETS  
DES GRECS.

---

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

---

CHAPITRE PREMIER.

**L**Es François avoient déjà pénétré jusques au-delà d'Hanovre, & s'en étoient repliés : des succès balancés avoient déjà favorisé

tour-à-tour , en Allemagne , les Partis opposés , & les Armées ennemies , quand mes affaires & mon devoir m'entraînerent à la fuite de la nôtre. Attaché au trésor , j'eus ordre de me rendre d'abord à Cologne. Dès mon entrée dans le Brabant , je m'aperçus , que je sortois de Sibaris , ou du moins , que j'arrivois dans des Régions , où l'on ne sçait point encore jouir de la vie.

O toi , qui , dans le siècle de la mollesse , as la force de pratiquer les durs préceptes que tu donnes ; tu nous conseillas en vain de sortir des Villes , pour aller dans les forêts , être exposés à l'intempérie de l'air , brouter l'herbe , & marcher à quatre pattes ; sévère Rousseau , voyage en Allemagne ; & , pour la première fois peut-être , tu seras content du genre humain.

Tu auras le plaisir de te trouver

9  
dans des chemins bourbeux , où  
réellement les quatre pattes de-  
viennent souvent nécessaires. Tu  
t'y verras continuellement en-  
vironné d'arbres , de ronces , &  
de voleurs. Au gîte , ou tu par-  
viendras fans doute , on te nour-  
rira délicieusement , sous le chau-  
me , & dans la fumée , de pain  
noir , de lard jaune , & de choux  
aigres. On t'apportera vers la fin  
du repas , dans un pot , fait pour  
se trouver ailleurs , une liqueur  
noirâtre , gluante , âcre , écu-  
meuse , & digne en tout d'hu-  
mecter ce qui l'a précédée. Pour  
te convaincre fans doute , qu'au  
lieu de songer à t'empoisonner ,  
on a le dessein de te présenter de  
l'ambrosie , une servante grosse ,  
grasse , rouge , falle , a l'œil érail-  
lé , aux lèvres pendantes , goûte-  
ra , avant toi , du breuvage di-  
vin ; & tu pourras , à ton gré ,  
sur les bords du vase , baiser , &

A v

favouer les traces de sa large bouche,

Faute de lumière, il faudra te coucher. On t'apporte des trouffaux de paille, entre-mêlée d'épines, qu'on arrange mollement sur le pavé. On sçait peut-être par tradition qu'il exista des draps ailleurs. Mais, tu n'es pas à plaindre; tu vas t'allonger aux côtés d'une douzaine de Marchands, de Barons, & de Payfans, qui ont marché toute la journée, & qui ne se défont pas de leur chaussure, pour être plutôt prêts le lendemain. Si tu crains le froid, les secours ne te manqueront pas; on va te couvrir d'un gros sac, bourré de plumes, sous lequel, à côté même des glaçons, tu es certain de fondre en eau, & de trouver la zone torride.

Après avoir passé quelques jours par des épreuves aussi agréables, j'arrivai enfin à Co-



(11)

logne, sur un cheval harassé, maigre, tout prêt à rendre l'ame, & plus heureux que moi; il avoit toujours bu de l'eau, & n'avoit point mangé de lard.

Un domestique, groupé avec trois porte-manteaux, sur un autre cheval, formoit ma suite, & tous mes équipages. Son premier maître avoit trouvé à propos de le nommer l'*Intrépide*. Dès que je fus descendu à une Auberge, où l'on me reçut, en fronçant le sourcil, mais, où je trouvai enfin un lit, j'ordonnai à l'*Intrépide* de bien servir mes deux chevaux, de bien manger, de bien boire, & de me laisser dormir, au moins dix-huit heures de suite. Je me couchai dans cette intention; mais, hélas! j'ignorois malheureusement, que le hasard m'avoit placé auprès du plus bruyant des clochers. Dix batteries de canon, tirant continuellement, ne m'au-

A vj

roient certainement pas plus étourdi , que le firent soixante & dix-sept cloches , lesquelles il me fallut entendre quinze heures durant , parce qu'un gros Chanoine s'étoit laissé mourir d'indigestion.

Las de veiller , las de pester contre le fort , les Fondeurs & les Chanoines qui ne jeûnent point , j'appellai *l'Intrépide* , dans la résolution de changer de gîte. Après un quart d'heure de cris infructueux , il me fut répondu par l'hôte , que mon valet étoit sorti depuis très-long tems. On ajouta que je chercherois en vain dans Cologne un appartement, où je pusse être tranquille ; & on m'amena sur les toits , pour me convaincre de cette vérité. Observez , me dit mon hôte , & comptez , si vous le pouvez cette quantité de pointes qui couronnent la Ville. Dans cet espace , qui n'est pas bien

(13)

grand, nous avons le bonheur de posséder trois cens soixante & cinq Eglises : à quinze cloches l'une, c'est un nombre de cinq mille quatre cens soixante & quinze cloches, dont nous jouissons, à votre service. Elles interrompent quelquefois, dans tous les quartiers, le sommeil de quelques étrangers, qui ne sont point encore faits à leur belle harmonie ; mais, il y a ici, Monsieur, de quoi vous consoler ; vous êtes le cinquième de l'hôtel, à qui même aventure arrive.

J'avois la plus grande envie du monde d'envoyer paître mon Orateur : sans me laisser le tems de parler, j'ai sur-tout à numero sept, continua-t-il affectueusement, un Huffard Nègre, & de bonne mine, qui n'a point dormi de trois jours. C'est celui-là, Monsieur, qui a l'air d'être malheureux. Il



ne cesse de pleurer , de prendre son sabre , de le rejeter sur sa chaise , & de pleurer encore. Il se promene dans sa chambre ; il crie ; il ne fume point ; il ne boit pas ; il nous fait peur , & pitié.

Laissez-moi en repos , vous & les Huffards , repliquai - je assez brusquement ; je vais retourner dans ma chambre ; que mon coquin de valet s'y rende , dès le moment qu'il paroîtra dans l'hôtel. A ces mots , je descends du Donjon , pour regagner mon lit , fermé d'un rideau par un côté , & ouvert au jour par trois autres.

## CHAPITRE I I.

**J**E m'assoupis enfin , malgré les cloches & le soleil ; mais mon repos ne fut pas de longue durée. A peine eus-je été demi-

heure dans cet état douteux , qui tient du sommeil , & où l'on ne dort pas , qu'un bruit effrayant , & un grand coup sur les reins , me rendirent tout-à-fait à moi-même. On avoit voulu tirer mon rideau ; la tringue , artistement attachée , par un fil simple , avoit manqué , & le tout étoit tombé sur mon dos , accompagné du bras de *l'Intrépide*. Oui , c'est moi , me dit le maraut , en voyant ma surprise extrême ; c'est moi ; Monsieur , qui viens obéir à vos ordres , & vous signifier ma retraite.

Je cherchai vîte des yeux , ma canne , pour répondre à ce discours. *L'Intrépide* s'en apperçut ; point de mauvais procédés , reprit-il tout de suite , avec une fermeté , qui ressembloit assez à de l'impertinence. Vous n'êtes pas obligé , Monsieur , de deviner à qui vous avez affaire ; aussi vais-je à l'instant me hâter de vous l'ap-

prendre. Je suis votre très-humble Serviteur , & non plus votre valet. L'Hannovrien & l'Anglois ont passé le Rhin ; leurs Troupes-légeres ont même pénétré jusques aux confins de la Flandre ; vous sçavez comme l'on m'appelle ; dans cette conjoncture pressante , je n'ai pû m'empêcher de songer à secourir ma Patrie , & à justifier mon nom. Vous voyez donc en moi l'un des plus déterminés Huffards de Ficher. Mon Colonel vient de me donner pour engagement un écu , & part au butin. Mon cheval m'attend ; je vais sortir , pour endosser l'uniforme ; & , si l'année prochaine , vous avez quelques terres à vendre , je pourrai m'en accommoder.

Je ris , malgré moi , du ton & de l'espoir de mon coquin. Il fallut cependant m'exécuter ; je lui payai grassement ses gages , & le

lâissai partir pour la gloire , sans trop sçavoir , où je pourrois lui trouver un successeur. Mon hôte, que je consultai à ce sujet , me dit qu'il seroit très-difficile à remplacer , tout le monde se trouvant occupé autour des grandes armées à vendre , à tuer , ou à voler.

Je fis en effet , pendant quelques jours , mille démarches inutiles , pour découvrir un homme fidele , & entendu , tel en un mot qu'il me le falloit , dans mon état , & dans la circonstance ; l'Ennemi , repoussé par M. de Contades , se replioit du côté de Wesel , & j'attendois à chaque minute , l'ordre de marcher en avant. Inquiet & chagrin , j'employai vingt personnes à la fois , à faire des recherches , & je restai chez moi , pour en apprendre l'issue. Dans ces entrefaites , j'entendis de mon appartement , une

voix de femme , qui me parut agréable. Je l'écoutai , sans rien comprendre aux paroles chantées ; je présurai seulement , au caractère de l'air , qu'il avoit été composé , pour peindre les horreurs de la Guerre. Mon hôte , à qui je fis part de mon idée , me dit que j'entendois la belle Baronne de Windiggreffin , qui étoit à marier , & qui , dans ce moment , chantoit les douceurs de l'amour.

Il fit au reste son métier ; je veux dire , qu'il m'instruisit de tout ce qu'il avoit appris sur le compte de l'Allemande. C'est un rejetton , me dit-il , de l'une des plus Nobles Souches de la Franconie. Elle doit posséder , un jour , l'un des plus superbes Châteaux de ce Pays-là. Un Procès la retient en cette Ville. Comme elle n'y a point de parens , elle est venue se placer déceimment



dans mon hôtel, avec sa Demoiselle de compagnie. Vous pouvez lui parler, ajouta-t-il affectueusement; elle entend un peu le François; & nos usages, même les plus rigides, sont extrêmement favorables aux personnes, qui n'ont point d'engagement. Sous les auspices de cet homme, j'allai faire ma cour à Mademoiselle la Baronne. Je la trouvai panchée sur une chaise longue. Elle étoit parée d'une robe de soye noire, à franges naturelles. De longues manchettes simples, & brodées, pendoient de ses bras jusqu'à ses pieds, dont les pointes se regardoient. Un mouchoir blanc couvroit les gros appas, qui surchargeoient sa large taille. Plus haut, brilloit, sur un gros cou, sa figure de vingt-quatre ans, charnue, pâle, mais relevée d'un nez fripon, qui faisoit paroître grands les deux petits yeux

bleus. Au-dessus, de long cheveux noircis, & pleins de nœuds, étoient couronnés d'une plume grise, & de cinq à six breloques pendantes.

La connoissance d'une telle personne ne me parut pas à dédaigner. Je la commençai avec chaleur, sans prévoir néanmoins combien elle auroit de part à ce qui devoit m'arriver en Allemagne. J'avois passé auprès de la Baronne quelques heures délicieuses, quand mon hôte vint encore me désoler : eh ! Monsieur, s'écria-t-il, en pleurant, ma sœur expire en ce moment d'une attaque d'apopléxie ; & puis, le Nègre ! le Nègre ! montez, & vous verrez, vous verrez... Je le suis, par complaisance. Il applique mon œil au trou d'une ferrure, & je vois en effet un Nègre, ayant dans sa main son sabre nud, gesticulant avec

fureur , & tout prêt à se couper la gorge. Nous frappons rudement à la porte de la chambre , & , par zele , nous sommes prêts à l'enfoncer ; quand le Nègre lui-même nous l'ouvre , surpris de notre visite , sans néanmoins en paroître interdit. Voilà un François , lui dit l'hôte en l'abordant , qui s'intéresse beaucoup à votre sort , & qui cherche en vain partout quelqu'un pour le servir. Eh ! pour Dieu ! Monsieur le Nègre , je vous supplie de ne pas vous tuer ici , car on me contraindrait à payer une amende considérable. ConteZ plutôt vos raisons à ce galand homme. S'il vous manque des reffources , vous lui louerez vos bras ; il vous secourra ; & vous vous ferez réciproquement utiles ; c'est le lien des Sociétés , la charge des Princes mêmes , & le fondement du bonheur de tous les hommes.

La harangue du raisonneur Allemand me sembla produire quelque effet sur l'esprit du Nègre. Il me parut néanmoins gêné par la présence de l'Orateur, que je priai d'aller pleurer au rez-de-chauffée la sœur qu'il venoit d'y perdre. Je payerai l'amende moi-même, lui ajoutai-je, si l'Huffard ne consent pas à nous la faire gagner.

Or, ça, mon ami, repris-je ensuite au Nègre, vous avez entendu les propositions de notre hôte; je ne les lui ai pas suggérées, mais je puis les ratifier, si vous êtes dans le dessein d'exécuter ce qu'elles exigent de votre part.... Mon ami! s'écria l'Huffard, après un moment de silence, voilà pour moi, Monsieur, une expression bien flatteuse, ou bien avilissante! vous ne me connoîlez point; vous ne m'avez vu qu'un moment; &c,

vous m'appellez votre ami ! n'importe , reprit-il ensuite , je vous connois par les propos qu'on m'a tenus sur votre compte , & vous valez , je pense , un peu plus que bien d'autres. Je vais vous raconter ma petite histoire , parce que je vous crois digne de l'entendre.

---

### CHAPITRE III.

**M**ON nom est Tintillo. Dans l'équipage où me voilà , ne possédant , de toutes les richesses de ce monde , qu'un sabre sans fourreau , un méchant habit verd , tout parsemé de boutons , & sans boutonniere , une pipe & point de tabac , trois chemises déchirées , un bonnet qui fut noir , & des bottines sans semelles , vous n'imaginerez peut être pas , Mon-

sieur, que j'ai l'honneur d'être le fils du Roi de Mitombo.

C'est une chose très-possible, lui repliquai-je, sans sourire; je connois des livres estimés, fondés sur des généalogies, beaucoup moins vraisemblables. J'ai lu tous vos Romans, reprit l'étonnant Tintillo, & ce que je vais vous dire n'en est point un. Je n'acquis à Mitombo, l'an mil sept cent vingt, de votre Calendrier. Ma tendre mere, en me donnant le jour, rioit comme une folle. Ce fut vraisemblablement, pour prouver aux témoins de ma naissance que, dans ce moment critique, elle n'étoit point sensible à la douleur: Tout le monde sçait qu'un seul sourcil froncé l'auroit alors deshonorée. Elle descendit quatre heures après dans une riviere, qui couloit sous les murs du Jardin Royal, pour y goûter avec moi les plaisirs du bain. On l'en

l'en retira, dit-on, à demi morte, & chantant la plus jolie des Ariettes. Applaudie de toute la Cour, elle fit donner du cor, & alla tout le reste du jour attaquer des lions, & courre des autruches.

La vigueur & la gaité de la Reine firent bien présumer du rejetton. Dix Marabous furent assemblés le soir même par Mauritan mon pere, pour me donner un nom. Ils prédirent pour moi au peuple le destin le plus favorable, & lurent clairement dans l'avenir tout ce qui ne m'est jamais arrivé. En échange d'une tonne d'or, qui leur fut livrée par les ordres du Roi, ils me firent le beau présent d'un brin d'écorce de la grande Fétiche, que j'ai longtemps portée sur moi, pour qu'elle me préservât de blanchir.

Personne n'ignore assurément que cette grande Fétiche, adorée dans mes contrées, est un arbre

*I. Partie.*

B

divin. Sur le gazon sacré, qu'il couvre de ses rameaux, on apporte tous les soirs des viandes & des présens, qui disparaissent toujours miraculeusement pendant la nuit, quoiqu'ils soient gardés à vue par les plus zélés des Marabous.

Dès que j'eus atteint l'âge de sept mois, mes nourrices me donnerent la liberté. Les Favoris de Mauritan me procurerent alors dix Compagnons aussi vieux que moi, & on nous lâcha tout nuds dans la plus verte des prairies. Vous avez vu quelquefois de petits chats se caresser, s'agacer, se fuir, se joindre, se battre, se mordre, se baiser; tel fut assez long-tems notre petit manége. Au reste, des Historiens de Mitombo, très-dignes de foi, ont remarqué que je faisois mes baisers, mes sauts, mes courses & mes morsures, avec beaucoup



plus de dignité que tous mes camarades.

Mais, je vous ai déjà trop entretenu de mon enfance : Nous autres Grands , avons le talent d'imaginer que ce qui nous touche doit intéresser tous les hommes. Je passe donc au tems de mon adolescence , qui encore n'offrira peut être pour vous rien de bien curieux. Je me battois contre de petits léopards , j'étranglois des serpens , & j'afflomois des tigres. On disoit que je tirois passablement au vol ; j'abattois de mes fleches les hirondelles , les cigales & les grosses mouches. Dans les bois de mon pere , on me voyoit grimper en deux minutttes sur les arbres les plus élevés. Parvenu à la cime , je fautois en un clin d'œil d'un arbre à l'autre , & je parcourois ainsi dans un quart d'heure des forêts de cinq à six lieues. Dans

ces promenades, il m'arrivoit souvent de prendre au vol assez de gibier, pour nourrir trois jours la Famille Royale.

Après avoir été quelque tems exercé par tous ces jeux d'enfant, il me fallut songer à d'autres un peu plus sérieux. L'un des sujets de mon, pere passant aux confins du Royaume, vit au-delà des bornes, & dans les terres de Félice, Roi de Bouré, une lionne furieuse, poursuivie par des Chasseurs qui avoient tué ses lionceaux. La bête rugissante l'ayant apperçu, vint tomber sur lui pour le dévorer. Elle lui avoit déjà mangé deux jambes, une épaule & un bras, quand, avec la main qui lui restoit, le Nègre, avant d'expirer, enfonça dans le cœur de l'animal un couteau d'Allemagne. Le Roi de Bouré, sur un tel motif, s'avisa de nous déclarer la guerre. Les Conqué-

rans font d'étranges personnes ;  
auprès d'eux , ce n'est par le tout  
d'être dévoré , on est encore coupable.

---

#### CHAPITRE IV.

**U**N Héraut de Félipe vint se  
rendre à Mitombo de la part de  
son maître , & nous tint impoli-  
ment ce langage. » Félipe Em-  
» pereur de Bouré , de l'Afri-  
» que , du Monde , &c. à Mau-  
» ritan , foi-disant Roi de Mi-  
» tombo : vous n'avez point de  
» respect pour mes bêtes fauves ;  
» vous avez égorgé mes lionnes,  
» & consommé dans leur sang  
» votre outrage & ma honte. Je  
» vous déclare la guerre , pour  
» me venger & vous punir. J'é-  
» gorgerai vos fujets , leurs fils  
» & leurs femmes , vos fils , vos

» femmes & vous même ; car je  
 » veus donner à tous mes Guer-  
 » riers des bonnets garnis de  
 » vos crânes. Le trente-troisié-  
 » me jour prochain , j'assemble-  
 » rai dans la grande plaine dor-  
 » rée , une Armée de sept mille  
 » trois cens quatre - vingt-treize  
 » Combattans. Vous vous y ren-  
 » drez avec un nombre égal  
 » d'hommes ; & nous nous y  
 » battons, jusqu'à ce que les tor-  
 » rens de sang ayent atteint le  
 » dernier rameau de nos grandes  
 » Fétiches.

Ces propos nous parurent assez  
 positifs. Nous dûmes poliment au  
 Héraut, que nous allions nous pré-  
 parer à remplir les desseins de son  
 maître. Mais , avant de le ren-  
 voyer , nous le comblâmes de  
 présens , & l'enyvrâmes d'excel-  
 lent vin de Palme , pour tâcher  
 de sçavoir de lui la véritable  
 cause de la guerre nouvelle. Il

nous dit bientôt en secret à tous, la mort de la lionne n'est ici qu'un prétexte ; quelques Marchands Européens ont besoin d'esclaves ; & voilà le motif.

L'envoyé discret repartit pour Bouré. Mauritan publia un Edit pour trouver sept mille trois cens quatre - vingt - treize hommes , propres à donner de bons coups de dagues & de sagayes. Nos Gouverneurs nous en eurent bientôt fourni la liste , & de plus , nous envoyèrent quatre Portugais , que les soins de leur commerce avoient amenés dans le Royaume. Ces malheureux devinrent les victimes du ressentiment de mon pere. Ils furent assommés par ses ordres , & mangés dans un festin , qu'il fit donner aux principaux Bourgeois de Mitombo. On garda néanmoins pour notre table les foyes de ces gras Européens. Ce fut pour nous

un mets d'autant plus délicieux , qu'il étoit assaisonné par la vengeance ; & voilà de ces ressourcés qui , parmi vos gourmands , sont vraisemblablement ignorées.

En attendant que notre Armée se rassemblât , notre Cour s'amusa de petits jeux , faits pour représenter la Guerre. Outre son épouse majestueuse , Mauritan avoit , suivant la Coutume , cent cinquante autres femmes dévouées à ses caprices. Il exécutoit souvent avec elles le Ballet Royal , au son de quatre-vingt trompettes d'yvoire , accompagnées de cinquante tambours , & de vingt-cinq chauderons. Entouré de Danseuses , il leur portoit alternativement de grands coups de sabre , qui étoient habilement parés par des esclaves apposés. Les femmes de leur côté , lançoient au Roi des fleches , que

d'autres esclaves avoient aussi le soin de parer. C'étoit aux yeux une réciprocité d'attaques & de dangers assez divertissante. D'ailleurs , on prépara les arcs , les fleches , les sagayes. On épuisa l'arcenal de Mitombo, qui conte-  
toit trois fusils & deux pistolets. Enfin l'on empoisonna deux cens mille Javelines avec des Manzanilles, ou des Feves appellées Ogon , que la bienfaisante nature nous prodigue toujours avec libéralité.

Nos sept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes se trouvant prêts , toute la Famille Royale se transporta sur des élé-  
phans à la plainé Dorée. Le matin du jour indiqué, nous vîmes l'ennemi en présence. Nous étions prêts à donner ; mais le Roi de Bouré nous fit sçavoir qu'il lui manquoit encore trois cens soixante-neuf hommes. Ce contre-

tems fâcheux suspendit nos coups. Mon pere lui fit répondre qu'il étoit juste, avant d'engager l'action, qu'on attendit leur arrivée. Ce procédé étoit un peu différent de celui des Guerriers Européens, qui cependant nous traitent de Sauvages. Tels que des voleurs & des assassins, ils cherchent à se surprendre, & font consister leur gloire à y parvenir. Ils tâchent de se trouver deux mille contre cinq cens, tandis qu'en une querelle particuliere, deux Européens qui en attaqueroient un seul, seroient à jamais deshonorés.

L'Armée de Félipe étant enfin complète, le signal de l'attaque fut donné de part & d'autre. On jetta des cris horribles. On se lança des nuages de fleches, & de javelines. Ensuite on s'approcha pour faire jouer plus efficacement les dagues, & les sagayes.



Des ruisseaux de sang coulerent : ils entraînent dans leurs flots pêle mêle, jambes, bras, cuisses, oreilles, nés, & tout ce qu'on avoit la bonté de se couper, pour complaire à des Marchands d'Europe.

Moi, qui n'étois point encore Philosophe, je fis comme les autres ; & , pour ne point m'ennuier, je contribuai, de mille coups au moins, à la commune boucherie. Je taillai, je tranchai, je fendis, j'affommaï, je hachai, comme un Barbare, & un Héros.

Cependant le succès étoit encore indécis. Je pensai heureusement à l'Artillerie, que nous avions oubliée sur un éléphant. Je grimpe lestement sur l'animal, & je tire un coup de fusil. L'Armée ennemie s'ébranle, elle vacille, elle est cubultée, & nous remportons la victoire. Admirez-en ceci la bisarrerie des effets & des

causes ; les efforts & les coups de sept mille trois cens quatre-vingt-treize hommes , pendant un jour entier n'avoient pû obtenir l'avantage ; & , dans un instant , il est dû à mon index , faisant partir une détente.

## CHAPITRE V.

**D**ANS toutes les Batailles , dès le moment où la victoire a été décidée pour un parti , il semble que les meurtres deviennent des assassinats. Ils durèrent encore quelques heures du la part de nos gens. Mon pere ordonna qu'on cessât d'égorger , & nous ne songeâmes plus qu'à faire des esclaves. Nous prîmes encore deux mille hommes en vie , & un grand nombre de femmes & d'enfans , qui suivent toujours les

Guerriers en Afrique , pour les servir & les encourager. Les blessés furent abandonnés , comme de raison. On les priva seulement de leurs crânes , pour en couvrir & parer nos têtes.

Le Roi de Bouré fut prêt à tomber aussi dans nos mains , & ne dû son salut qu'à la vitesse d'un cheval , sur lequel il regagna promptement ses Etats. Mauritan , au lieu de mettre à profit sa victoire , & de voler sur le champ vers la Capitale de son ennemi , s'amusa , suivant nos usages , à s'enrichir par la vente de ses prisonniers. Quelques Négocians Espagnols , arrivés dans une Bourgade voisine , lui firent demander des passeports , pour venir traiter de l'achat. Ils les obtinrent facilement , quoiqu'ils fussent peut-être les parens des Portugais qu'on avoit mangés. Mais ceux-ci n'étoient point cou-

pables , car nous avions besoin d'eux. Ils vinrent donc se rendre maîtres de tant d'infortunés. Nous en reçûmes en échange de bonnes barres de fer , de petits couteaux, quinze tonneaux d'eau - de - vie , quarante chauderons , une infinité de grains de verre enfilés , dix barrils de poudre , cinq fusils, deux volumes de Musique , vingt-deux sonnettes, & trente-cinq grélots.

Je me réservai cependant le droit de garder quelques-uns de nos vaincus , si j'en trouvois dans le nombre , qui eussent le bonheur de me convenir. J'en fis , à cet effet , une espèce de revue. Le jour étoit prêt à finir. Ma vue tomba d'abord sur un blanc , qui , au lieu de me regarder , & de songer à paroître triste , avoit le nés au vent. J'imaginai qu'il ne se trouvoit point là , sans avoir appris mon idiome. Je lui demandai donc

(39)

la raison de sa distraction apparente. Je ne suis point distrait , répondit-il séchement ; je considère attentivement au contraire une étoile de la première grandeur. Ah ! me dis-je à moi-même , voici un homme qui , par cette allégorie , veut me faire un compliment , & me rendre justice... Mais Vénus , continua-t-il , va lui ravir à mes yeux la moitié de son éclat... Autrefois un Marabou m'avoit parlé d'une Vénus ; je crus que c'étoit une nouvelle allégorie sur mon penchant à l'amour : je remerciai le blanc. Il me repliqua brusquement , nous ne nous entendons point encore : vous voyez un François , nommé Bellefont , Accadémicien de Bordeaux. Mes freres naviguent , & gagnent de l'or ; je suis venu , avec eux , dans la rivière de Serrelione , pour y gagner de la gloire , & vous parlois tout à

l'heure d'une étoile & d'une planète. J'avois voulu faire dans vos Régions des expériences Phisiques, Géométriques, Trigonométriques, Astronomiques; mais, je n'en ai fait qu'une tragique; puisque le Roi de Bouré, qui me protégeoit, est peut-être actuellement sans oreilles.

Je demandai bien vite aux Espagnols un tel homme, & ne songeois qu'à l'aller entretenir sur mes Nattes, quand une Nègresse, belle comme la nuit, & qui avoit des yeux comme le jour, fixa tout-à-coup mes regards. Elle soupiroit, elle pleuroit, & levoit aux Cieux des bras d'ébène, ronds, potelés, polis, & tout brillans de ménilles d'or. Je me sentis intéressé, charmé, attendri par cet objet adorable. Ses soupirs arrêtoient ma respiration; & ses larmes coulerent, goutte à goutte, dans mon cœur épanoui. Sans lui

parler, sans m'informer de sa naissance, je revendiquai vivement cette esclave, & , comme si les Marchands avoient pû me la refuser, je leur offris, pour sa rançon, toutes mes richesses, & moi-même.

La Nègresse & le François me furent livrés à l'instant. Je les menai en triomphe vers ma cabane magnifique, bâtie de terre rouge, & couverte de longs roseaux. Je dis à Bellefont que j'avois toujours eu du goût pour apprendre ce qu'on ignoroit dans mon Pays, & que s'il vouloit m'enseigner son idiome, & tout ce qu'il sçavoit, il seroit auprès de moi, beaucoup moins mon esclave, que mon ami. Je me tournai ensuite vers la belle Nègresse, & lui exprimai, le plus patétiquement qu'il me fut possible, tout l'amour que m'avoit inspiré sa première vue. Je ne lui cachai pas

l'espérance, que j'avois conçu, de la voir répondre aux soupirs de son nouveau Maître : bien loin d'approuver mes discours, mon Esclave les condamna. Elle me brava ; & eût la bonté de me montrer un petit couteau, passé dans sa jarretière.

Emporté par ma passion, j'allois peut-être la battre. Je me retins, & l'excusai un peu, lorsque j'appris qu'elle étoit Princesse, & fille du Roi de Bourée. Son nom étoit Bambiche. Le moment ne se trouvant point favorable à mon amour, je me résolus à temporiser, & à philosopher avec mon blanc, pour me défennuyer pendant mon attente. Bellefont fit tout ce que je voulus. Au reste, j'ordonnai qu'on resserrât avec soin la Princesse, pour la soustraire aux yeux de Mauritan, qui, épris de tous les charmes qu'il rencontroit sur ses pas,



en avoit très-peu respectés dans sa vie.

Cependant, le Roi donna ses ordres, pour que l'Armée se tint prête à retourner le lendemain vers Mitombo. Je pris congé de Sa Majesté, résolu de partir avec l'Avant-garde. L'Aube parut; & nous nous mîmes en chemin, en assez bonne Compagnie. Mais, nous avions à peine marché deux heures, qu'il nous survint de la part de Mauritan un ordre de revenir sur nos pas. Bellefont, devenu en très-peu de tems mon Conseiller, & mon Confident, demanda au porteur du décret si l'apparition de quelque fort parti de Félipe alloit être la cause de notre retour précipité. C'est bien pis que cela, lui répondit le Nègre avec frayeur; Sa Majesté, en sortant ce matin de sa tente, a éternué du côté gauche.

## CHAPITRE VI.

**L**E François, qui ne connoissoit pas encore bien nos principes, & nos usages, se mit à rire avec indécence, & alloit encourir l'indignation de l'Aide de Camp de mon pere; je leur imposai silence à tous les deux, & j'ordonnai aux Soldats qui m'escortoient, de retourner sur le champ vers les lieux qu'ils avoient quittés. De mon côté, j'étois prêt à les suivre, sur mon Elephant, quand Bellefont s'avisa de me persuader que mon retour alloit être fondé sur un motif ridicule. Qu'on éternue, me dit-il, à droite, à gauche, ou devant, ou derriere, je ne vois pas quelle influence cela peut avoir sur les démarches des hommes.

Sans escorte & sans fuite , je continuai ma route avec lui , ma Princesse & mon éléphant , dans une vaste forêt pleine de bêtes féroces de toutes les especes , & très-foiblement éclairée de quelques rayons du soleil. Nous vîmes d'abord des serpens plus gros que de vieux arbres , ensuite des lions , des tigres , des licornes , des pantheres & des rhinoceros Bellefont à leur aspect trembloit & tressailloit. Me voilà rassuré , s'écria-t-il un moment après , en faisant un soupir de joie , tous ces monstres ont disparu , & je vois enfin des humains. Qu'appellez-vous des humains ? lui repliquai-je avec surprise ; je n'aperçois au contraire qu'une trentaine de grands singes nommés Barrys , de l'espece la plus mal-faisante. Nous les redoutons dans ces bois cent fois plus que les tigres. Ces coquins ont , au-dessus des autres animaux , une portion

Princesse crie, & je cesse pour long-tems de frapper, de voir & d'entendre.

Au milieu d'une nuit, peut-être plus noire que le tein de Bambiche, étendu au pied d'un arbre, sortant comme d'un profond sommeil, & ne sachant d'abord où j'étois, je me sentis froissé, moulu, & baigné dans mon sang. Après avoir mieux repris l'usage de mes organes, j'appelai Bellefont, & la fille du Roi de Bouré. On ne me répondit pas. Je criai de nouveau, & toujours vainement. Effrayé, tremblant, interdit, je me levai comme je pûs & j'allai tâtonnant autour de moi, pour tâcher de retrouver quelque chose. Je tombai enfin sur un être palpitant & mouillé, que je reconnus pour Bellefont, à quelques syllabes entrecoupées qui sortirent avec effort de la bouche. Il me reconnut lui-même, & m'attirant

m'attirant dans ses bras, j'ai eu grand tort, me dit-il, de vouloir monter une maison dans ce bois.

Ne songeons plus au passé, lui répondis-je, en riant malgré moi, mon cher Bellefont, sçavez-vous où est la Princesse ? Il me semble qu'il faudroit pour cela, dit-il en soupirant, que je sçusse d'abord si je suis en vie : ensuite vous voudrez bien m'apprendre où je me trouve moi-même. Mais corbleu ! avouez donc auparavant, Monseigneur, que je n'ai pas eu raison de vouloir me charger de pareils valets de chambre. Eh oui, oui, je vous l'avoue, lui repliquai-je avec impatience ; mais pour l'amour de la grande Fétiche, levez-vous comme moi, & cherchons ma Princesse. J'aime assez vos grandes Fétiches, reprit-il en se plaignant & tâchant de se remuer ; mais pour Dieu, mon Prince, ne me parlez plus de vos especes

d'hommes , pour faire ma barbe ,  
ni pour tourner mon rot.

En finissant ces propos il se trouva debout. Nous cherchâmes ensemble autour de nous, & nous ne trouvâmes ni fille ni éléphant. Eh ! où sont-il donc , mon ami ? lui demandai-je avec transport. Mais me répondit Bellefont , je les croirois ensemble. L'auguste Bambiche , voyant que nous nous amusions à faire semblant de dormir, se sera sauvée sur l'animal, à la suite du Roi son pere , & aura pris pour guide l'un de mes valets de chambre. Peut-être aussi que ces coquins , devenus tout-à-coup vos rivaux , auront enlevé la Princesse , & se la disputent au sommet de quelque'un de ces arbres.

Ce discours , que Bellefont croyoit lui-même très-mal fondé , déchira mon cœur amoureux , & faillit me livrer au désespoir : je

ſçavois en effet que les grands ſinges enlevoient très-fouvent des filles. Oh ça, mon Prince, reprit le François, gagnons, croyez-moi la premiere auberge, & après un bon ſoupe nous coucherons ſ'il vous plaît pour long-tems. Eh ! où croyez-vous donc être, lui repliquai-je avec dépit ; à vingt lieues autour de nous il n'y a peut être pas un homme ; il ſ'y trouve encore moins des lits & des auberges. Pardonnez-moi, me dit-il à ſon tour cette petite erreur de géographie : couchons-nous donc ſous ces beaux arbres, & nous nous leverons avec le jour, ſi auparavant vos léopards & vos tigres ont la complaiſance de ne pas nous dévorer.

Bellefont ſe coucha, & ſ'endormit tranquillement. Je me couchai auffi ; mais je fus bien loin de dormir. Je ne ſongeai qu'à la fille

du Roi de Bouré, pleurant comme Achille, furieux comme Ajax, & fou comme Roland.

## CHAPITRE VII.

QUELQUES rayons de l'aurore parvinrent enfin jusqu'à moi. J'aperçus à mes côtés plusieurs singes morts, & plus loin à travers des arbres mon éléphant qui païssoit; mais il étoit tout nud, sans tour & sans princesse. J'éveillai Bellefont; il pensa avec de leau claire nos blessures & nos cicatrices. Sur un tas de branches que nous eûmes l'art d'enflammer sans fusil, car nous l'avions perdu, nous fimes rotir quelques-uns de nos ennemis pris sur le champ de bataille. Nous les chargeâmes sur l'éléphant; nous y montâmes nous-mêmes; & armés de quelques javelines qui m'étoient res-



tées , nous continuâmes tristement  
notre route ; par bonheur en che-  
min Bellefont m'égayâ & m'inf-  
truifit. Il me fit connoître les  
premiers principes de votre lan-  
gue , & ceux de la Philosophie ,  
des Mathématiques & des beaux  
Arts. Je l'interrompois de tems  
en tems pour lui parler de ma  
divine Bambiche. Vous la retrou-  
verez quelque jour , me dit-il ,  
avec affurance. Premièrement une  
jolie femme n'est jamais tuée ; se-  
condement nous avons vu le pe-  
tit couteau. Elle fera donc respec-  
tée , autant qu'elle voudra l'être.  
Enfin la beauté doit durer au-  
moins quinze ans encore ; & avant  
que dix ans se soient écoulés vous  
aurez tué tant de singes , que l'un  
d'eux à l'article de la mort vous  
apprendra infailliblement sur  
quel arbre ou dans quelle taniere  
on retient les charmes de la Prin-  
ceffe.

Tous ces raisonnemens ne me  
 consoloient guères. Pour m'arra-  
 cher au chagrin je retombois dans  
 les sciences : & j'éprouvai que  
 le mérite ne s'acquiert aisément  
 que dans le malheur. Nous fûmes  
 cependant rejoints par l'armée de  
 Mauritan, & nous atteignîmes  
 enfin près de Mitombô, les Câ-  
 bannes Royales & l'Ombre sa-  
 crée de la grande Fétiche.

L'assemblée des Juges du Pays  
 ne manqua point de venir me ha-  
 ranguer. On n'imagineroit pas  
 quelle est à Mitombo la parure  
 des gens de justice. Un masque  
 unifor me doit toujours cacher leur  
 visage. Couverts d'une casaque  
 ornée de différens plumages, ils  
 ont des cliquettés dans les mains,  
 & aux jambes des sonnettes. Leurs  
 masques les mettent à l'abri des  
 sollicitations particulières ; & ils  
 sont avertis qu'il faut juger les  
 hommes sans passion par le tinta-

marre que produit leur vêtement, dès l'instant qu'il est agité.

Je faisois cependant des progrès dans les sciences qui m'étoient apprises, & surtout par préférence dans celle d'une morale épurée & salutaire. Bellefont m'en applaudissoit sans flatterie, quoique je fusse Prince & son maître; il me délivra d'une infinité de préjugés qui dirigent les démarches des Nègres, & tyrannisent leur raison. Il me dit qu'on avoit tort de tuer sur le tombeau de nos Rois, une femme & cent valets, quoique cet usage préservât en effet les Rois méchans d'être empoisonnés par leurs valets ou par leur femme. Il ne voulut point qu'on découpât ma peau pour y dessiner de vains talismans. Il m'assura que le Diable n'avoit jamais été blanc; & je laissai dans mes cabanes,

par ses conseils, mes écorcés sacrées. Il me conseilla néanmoins de continuer mes présens à la grande Fétiche, & même d'ordonner aux Negres de ma garde d'aller l'adorer tous les jours. Malgré ces sages précautions, les Marabous persécuterent mon Académicien. Ils firent entendre au peuple que vingt-cing livres de sang tout chaud tiré du cou d'un Européen, seroient pour nos Dieux la plus agréable des offrandes; mais je parvins à leur imposer silence. Bientôt ma Nation entiere se vit en proye à des malheurs plus terribles & plus funestes. Le dangereux & cruel Félipe avoit ramassé de nouvelles forces. Il nous fit déclarer par un hérault qu'à la tête de cinq mille hommes il nous attendroit dans quinze jours sur une montagne à soixante lieues de Mitombo, & qu'il étoit bien résolu d'y prendre

sa revanche. Tandis qu'on se prépara vivement à repousser sa nouvelle attaque, les Marabous redemanderent encore pour les Fétiches les vingt-cinq livres de sang européen. Malgré ma résistance & mon pouvoir le malheureux Bellefont alloit être pris & piqué à la jugulaire ; je le fis disparaître à propos. Je l'envoyai d'avance sur le chemin du nouveau champ de bataille, où il reçut de moi le conseil & l'ordre de m'attendre. Je fis cependant préparer toute l'artillerie de la Couronne, & transporter avec soin nos poudres vers la montagne, malgré les scrupules qui s'éleverent dans mon ame à cet égard : &, à la vérité, des succès qui ne sont dus ni à nos forces, ni à notre bravoure, peuvent-ils être glorieux pour nous ? Ce n'est point vos Généraux qu'il faudroit couronner le plus souvent après vous

victoires, mais ces grosses pieces d'airain, qui, vomissant mille morts à la fois, ont plus fait qu'eux & trois armées.

Tandis que la nôtre s'avançoit vers la montagne, j'allai rejoindre mon Académicien. Je le trouvai dans une perplexité singuliere, causée par ses réflexions sur l'avenir & sur le passé. Il m'en fit part avec cette naïveté, que la vraie Philosophie donne ou rend à la nature. J'étois venu à Bouré, me dit-il, pour y faire des expériences utiles : j'y fus accueilli par le Roi. Ses services passés m'attachent à lui par les liens de la reconnoissance. Je me suis avisé de le suivre à la guerre. Il auroit dû m'en coûter la vie ; mais votre Altesse a eu la complaisance de me faire son esclave, & de préserver mon col de la plus triste des aventures. Je vous dois donc de la reconnoissance aussi, &

de l'obéissance peut être. Dans ces circonstances, vous allez vous battre de nouveau : vous avez des fusils & de la poudre ; j'ai donc dû, ce semble, rester de votre côté. Cependant, ajouta-t-il, votre ennemi, qui n'est pas sot, & qui depuis son dernier malheur doit l'être moins encore, s'est emparé, dit-on, d'une haute montagne. Moins éloigné que vous de la mer, il a pû recevoir des Européens beaucoup plus de poudre que vous n'en avez, & des fusils plus nombreux, ou plus grands que les vôtres. Par conséquent, mon Prince, j'aurois peut-être dû ne point vous attendre, & revoler vers Félipe. Je rassurai mon François sur l'objet de ses craintes, en lui faisant considérer le courage de nos gens, & leur confiance en la protection de nos Fétiches. Il me suivit jusqu'au pied de la montagne, où

les cinq mille hommes de mon pere se rendirent, & furent aussitôt rangés en Bataille. Mauritan arma de ses fusils & de ses pistolets des Officiers bien exercés à leur maniemment. Un quartier de réserve pour la Famille Royale fut établi au centre de l'armée, & on eut le soin d'y resserrer nos poudres. Je chargeai mon Mathématicien de les garder, & de les distribuer aux tireurs à mesure qu'ils en auroient besoin. J'allai me mettre ensuite à la tête de nos Nègres, attendant le signal, & l'approche des ennemis. Je les entrevoyois parmi les arbres qui couvroient la montagne. Le signal fut donné & le cri général entendu, mais les gens de Félipe n'approcherent pas. Ils se contenterent de faite pleuvoir du haut de leur camp des milliers de flèches & de javelines, qui portoient parmi nous le ravage & la mort,



tandis que les nôtres, lancées vers eux de trop bas,omboient au pied du mont, sans force & sans effet. Nos armes à feu tirèrent. L'armée de Bouré loin d'être épouvantée de leur fracas, parut au- contraire s'en moquer. Je pris tout-à-coup une résolution, qui me fut suggérée par la circonstance; suivi de tous nos gens, je gravis contre la montagne; mais tout-à-coup aussi, l'aurois-je pu prévoir! cent fusils & deux piéces de canon nous foudroient d'en haut, nous culbutent, & nous précipitent pêle mèle dans la vallée d'où nous sortions. L'armée de Félipe nous poursuivit alors pour frapper de plus près. Ses canons la suivant dans des intervalles & tirant avec continuité, achevent de nous terrasser. Le mal n'eut pourtant pas encore été sans remède; mais un boulet donnant dans l'un des barils de notre pou-

dre, les enflamme tout à la fois, & fait partir pour la lune, mon pere, ses femmes, tous ses gardes & les membres rotis de mon cher Bellefont.

Je fus abbatu moi-même en cet instant fatal par un coup de massue, qui me fut donné sur l'oreille gauche. On s'empara de ma personne, qui depuis ce moment, & comme vous le voyez, n'a porté qu'une oreille.

## CHAPITRE VIII.

**F**ELIPE fit encore sacrifier à son ressentiment au moins un millier de nos gens. Ses Nègres, las & non rassasiés de meurtres, devinrent enfin par intérêt plus humains, ou moins barbares. On enchaina les restes de mon parti. Je fus enchainé moi-même, sans dis-

inction ; & je perdis dès cet instant le privilège que ma naissance sembloit m'avoir donné de me croire au-dessus des autres hommes. On ne daigna pas même s'informer si j'avois eu l'honneur d'être Prince.

Humilié, terrassé, dévoré par la douleur, me voyant conduit vers la mer, pour devenir peut-être l'esclave du plus vil des Européens, je résolus de chercher dans une prompte mort un remède à mes maux extrêmes. Dénué de tout autre moyen, j'allois pour m'étouffer, replier & avaler ma langue, quand la vue d'un objet divin retint & calma mes transports. Nous traversions une forêt sombre ; des cris aigus, & devenus généraux, firent arrêter l'armée entière. C'étoit la belle Bambiche. Des Nègres l'avoient retrouvée au sein d'un rocher, où par hazard la soif les avoit entraî-

nés. Amenée à son pere, le hazard la conduisit aussi près de moi. Elle me reconnut au premier coup d'œil, vint mettre ses mains dans les miennes, & répandit sur mon sort quelques larmes précieuses. Quelle situation pour mon ame! Quels nouveaux transports de douleur & de joie déchirerent mon cœur en le ravissant! Mes yeux se couvrirent de pleurs; je n'eus pas la force de proférer une parole; des soupirs brûlans & à demi étouffés furent les seuls interprètes de tous mes sentimens. La fille du Roi de Bouré attendrie, mais pressée de me quitter, se hâta de me dire qu'elle m'avoit aimé dès l'instant où je l'avois redemandée aux Espagnols. Elle ajouta que depuis, elle avoit toujours été fidele à son amour, nourrie par les linges, & soutenue du petit couteau, lequel elle eut encore la bonté de me montrer sous sa jarretiere.

La Princesse alloit m'en dire davantage ; son pere qui venoit à sa rencontre, & qui n'étoit pas loin, l'appella, & l'arracha tout-à-coup à ma vue. Je sçus qu'elle sollicita ma délivrance ; le barbare Félipe, apprenant qui j'étois, lui imposa silence, & lui dit que je serois le premier vendu. L'envie de me tuer me reprit ; mais toutes réflexions faites, je résolus de supporter mon sort, dans l'heureux espoir de revoir Bambiche, & d'obtenir sans doute de son Altesse le prix d'un amour approuvé, sincere & malheureux. On me conduisit cependant jusqu'à l'embouchure de la riviere de Serrelione. J'y fus livré à deux Marchands Anglois, qui s'étoient faits une habitation dans l'une des Isles. Ils donnerent en échange du Prince de Mitombo, deux violons, dix noix de kola, un papier de musique & trois flageolets.

Auprès de mes nouveaux maîtres mes occupations ne furent pas pénibles, mais elles me parurent bien avilissantes : avec la queue d'un éléphant j'étois obligé de chasser toutes les mouches de la maison. S'il en restoit une le soir ; on me couchoit le ventre contre terre ; là j'étois régale de cent coups de fouet, ou de nerf de bœuf, qui, en me causant des douleurs affreuses, sillonnoient ma peau, déchiroient ma chair, & meurtrissoient mes os. Mon sang coulant à gros bouillons suspendoit enfin les coups de mes bourreaux, qui craignoient de perdre leur argent, s'ils me faisoient périr. Pour guérir mes blessures, ils les impregnoient alors de vinaigre, de poivre & de sel, dont l'acide & l'âcreté augmentoient & combloient l'horreur de mes souffrances. Voilà comme les hommes, qui ont le bel

avantage de posséder la raison ,  
 traitent en ce pays là les hommes ,  
 parce que ces derniers préfèrent  
 le fer à l'or , parce qu'ils sont d'une  
 autre couleur , & qu'ils n'ont  
 pas le nez aquilin.

J'aurois succombé sans doute  
 sous la barbarie de mes maîtres ,  
 s'ils n'avoient trouvé l'occasion  
 de gagner beaucoup à se défaire  
 de moi. Un Marchand François  
 m'enleva de leurs mains , & me fit  
 embarquer avec quatre cens au-  
 tres Nègres. Si celui-ci, pour nous  
 conserver & pouvoir gagner sur  
 ses achats, nous mit quelque tems  
 à la gêne , du moins travailla-t-il  
 à nous la rendre supportable. Il  
 nous faisoit entendre tous les jours  
 un concert d'instrumens & de  
 voix , & nous donna des Maîtres-  
 à-danser. Quelques-uns de mes ca-  
 marades apprirent le menuet , l'al-  
 lemande & la bourrée ; & dans  
 le cours du voyage on n'en trou-

va que cent quatre-vingt neuf poignardés par eux-mêmes, étouffés ou pendus. Ce petit commerce, comme vous le voyez, doit donner à nos peuples une idée charmante de la douceur des mœurs européennes, & de l'humanité qui dirige vos ames.

Nous fûmes tous débarqués & revendus à la Martinique. J'eus le bonheur d'écheoir en partage au moins cruel, & peut-être au plus éclairé des François de la Colonie. Il s'étonna qu'arrivant d'Afrique je sçusse déjà m'exprimer aisément dans sa langue. Vous pensez bien qu'il fallut lui apprendre aussi mon histoire, & il me fit la grace de s'attendrir en ma faveur. Tandis que mes camarades furent condamnés aux travaux les plus pénibles, & traités comme des animaux, pour procurer aux Insulaires desœuvrés le café, le sucre & l'indigo, Du-



colart mon nouveau Maître me nomma son Bibliothécaire , & son Conseiller : je puisai dans ses livres nombreux des lumieres étendues & toute la raison que je vous montre ; il ne pouvoit néanmoins s'empêcher de se défier de moi. Mes camarades avoient formé autrefois , à la Martinique , le projet de s'armer en secret , & de faire périr à la fois leurs Maîtres. Ils auroient vraisemblablement réussi dans leur entreprise , s'ils n'avoient été trahis par une Nègresse qui nourrissoit un enfant blanc. D'ailleurs un grand nombre de Nègres désertent souvent des habitations, & vont jouir dans les bois, sous le nom de Nègres Marons , d'une liberté dont on leur fait un crime. Quelquefois ils en sortent , & reviennent dans les champs piller les vivres qui leur manquent. Ainsi un Nègre, quel qu'il soit , ne peut s'ar-

tendre à jouir en Amérique de l'amitié d'un Blanc. On croit beaucoup nous honorer, si on nous place dans un rang intermédiaire entre l'homme & la bête.

---

## C H A P I T R E I X.

**I**L est de doux momens, où deux hommes qui s'entretiennent oublient entièrement les préjugés de l'état, de la richesse, du rang qui les séparent quelquefois, pour se livrer sans réserve aux attraits d'une sympathie réciproque. Alors ils se font mutuellement & avec plaisir les confidences les plus intimes, souvent sans y songer, & sans en prévoir les conséquences. J'épiois auprès de Ducolard ces instans favorables. Je plaudois alors ma cause & celle de mes camarades. Je lui arrathois des aveux, dont je scavois ensuite

(71)

tirer parti , lorsque j'étois contraint à les défendre.

J'acquis ainsi par degré un empire presque absolu sur son esprit & sur son cœur. Un jour , où je lui faisois des reproches sur la méfiance qu'il sembloit me montrer encore quelquefois ; je veux faire cesser , me dit-il , tes soupçons & tes plaintes. Je t'avertis confidemment que je me prépare à t'amener, en France ; de plus, je dois aller demain avec mes amis à une chasse intéressante ; je veux t'armer & te mettre de la partie , quoique , en cette occasion , tu ne fusses peut-être pas fait pour t'y trouver. Je remerciai beaucoup mon Maître, sans rien comprendre néanmoins à la nature du second bienfait. Le lendemain arrivé, cinq ou six François en armes viennent prendre Ducolard, pour aller à la chasse indiquée. On me charge d'un bon fusil , & je me

mêle aux Chasseurs, dans l'intention de leur faire admirer mon adresse. Nous pénétrons dans une forêt. Les chiens quêtent, beaucoup de gibier part, & personne ne tire. Un lièvre sort de mes côtés; je le mets en joue, & me prépare à interrompre le silence de nos fusils; mais d'un air empressé on me fait signe de ne point tirer. Ne comprenant rien à cette défense, je demandai à l'un des Chasseurs quelle pouvoit être cette plaisanterie. Il éclatta de rire, & me répondit; aujourd'hui, mon ami, nous ne devons tuer que des Nègres Marons.

Imaginez, s'il est possible, combien je fus étonné de cet aveu, & du ton que l'aimable François avoit pris pour me le faire. Eh quoi! Monsieur, lui repliquai-je avec courroux, il se pourroit que dans ce pays on iroit ainsi gayement à la chasse aux hommes?

Vous

Vous êtes plus féroces que nos lions & nos tigres : s'ils dévorent quelquefois vos semblables, ce n'est ordinairement que lorsqu'ils en sont attaqués. . . J'allois pour suivre sur le même ton mes représentations & mes reproches ; les Chasseurs se réunirent pour m'imposer silence. Monsieur le Nègre, me dit l'un d'eux avec un air railleur, aurois-tu par hazard l'envie de te faire assommer ? Tu n'as pour y parvenir qu'à nous continuer tes remarques morales. Apprends plutôt, imbécille Docteur, que les déserteurs, les voleurs & les brigands doivent partout être punis de mort. Saches que n'ayant point ici des troupes nombreuses, ni assez de Maréchaussée, nous sommes tous, par nécessité, Soldats, & soutiens de la Justice. Apprends enfin qu'au lieu d'expirer sur des roues, tes Marons sont trop heureux de périr d'un coup

*I. Partie,*

**D**

de feu, & de pouvoir sur tout en mourant contribuer aux plaisirs de leurs Maîtres.

J'allois opposer mille raisons à ce raisonnement singulier, & parvenir peut-être à me faire battre, quand la voix des chiens & un bruit entendu dans une feuillée, mit tout-à-coup la troupe aux champs. C'en est un certainement. se dirent-ils l'un à l'autre: où est-il? où est-il? ... Désespéré de me voir prêt à me trouver le témoin du meurtre d'un Compatriote, je m'avisai de tirer en l'air mon fusil, pour avertir du moins le Nègre par quel côté on alloit l'affaillir. Les Chasseurs m'en firent un crime, & je ne sçais pas ce qu'il alloit en arriver, si je n'eusse à l'instant sçu trouver une défaite. Je leur dis que leur armes m'étant très-peu connues, j'avois trop baissé mon fusil, & qu'un buisson avoit fait partir le coup malgré moi. Ce

menfonge me fàuva de leur reffen-  
timent, & cependant on n'attei-  
gnit point le Maron.

Quelques momens après, un  
orage fubit & violent déranga  
notre chaffe. Une pluie abondan-  
te accompagnée d'un vent furieux,  
& du tonnerre, nous contraignit  
tous à chercher des afyles. On fe  
mit d'abord fous de grands arbres;  
mais il fallut bientôt en déloger  
pour n'être pas entraînés par les  
torrens, ou écrasés par la chute des  
arbres que les vents abbattoient  
quelquefois avec un bruit effroya-  
ble. La bande fe divifa, comme  
il arrive en pareille occafion, &  
chacun de nous n'eut plus en vue  
que fon propre falut. Je fuivis  
cependant mon Maître. Après un  
quart d'heure de recherches & de  
marche incertaine nous trouvâ-  
mes enfin pour nous mettre à l'a-  
bri, le vafte creux d'un rocher  
énorme. J'allumai du feu pour fé-

cher nos hardes dans cette espece de caverne , esperant qu'à la fin de l'orage & avant la nuit nous pourrions regagner notre habitation. Mais les vents furent si capricieux & si peu complaisans , qu'ils amenerent sur nos têtes toutes les flammes du mont Véfuve , & une bonne partie de la Mer Atlantique.

La nuit nous surprit donc dans notre appartement trop naturel. Affreux pour mon François riche, il étoit pour moi un Palais. J'esperai d'y passer quelques heures délicieuses , sur un tas de feuilles séches & dans les bras d'un sommeil non interrompu ; mais à peine eus-je préparé notre lit , qu'un bruit sourd s'étant fait entendre vers l'ouverture du rocher, nous y regardâmes, & nous vîmes entrer à la file une douzaine de Nègres Marons. Il seroit assez difficile de se peindre la terreur



dont fut faisi tout-à-coup mon doux Maître. Nous allions l'un & l'autre courir à nos fusils étendus loin de nous sur des feuilles : Nous fûmes arrêtés en attitude par six Nègres qui tendirent sur nous leurs arcs garnis de fleches , & par trois autres qui s'approchèrent armés de longs poignards.

Ducolard tombe aux pieds de ses terribles agresseurs : je vole entre eux & lui pour le couvrir de mon corps , & le garantir , en expirant , des premiers coups qu'on alloit lui porter. Les Marons étonnés d'un procédé que de ma part ils trouverent bizarre , ne voulant point d'ailleurs tuer un Nègre , baissèrent leurs armes , en s'emparant néanmoins des fusils. Ils me déclarerent ensuite , en jurant très-éloquemment dans ma langue , qu'ils alloient égorger le chien de Blanc , lequel sansdoute devoit être mon Maître. Ils

me dirent aussi que certainement la barbare avoit été ce jour là de le chasse qu'on leur avoit faite. Enfin, ajoutèrent-ils, tu profiteras de ses dépouilles & tu n'auras point à craindre qu'on t'impute sa mort si tu veux partager nos desirins & notre liberté. Du colard désira que je lui expliquasse en françois ce qu'on venoit de me dire ; & je ne lui laissai pas ignorer une syllabe de tous ces propos agréables.

---

## C H A P I T R E X.

**P**ALE, tremblant, & presque mort, mon Maître alloit me dicter une réponse : je l'interrompis & me hâtai de la faire moi-même. Mes camarades & mes amis, répliquai-je en françois aux Nègres, tout ce que vous venez de proposer est juste. On vous avoit ravi

votre liberté ; on vous avoit ven-  
 dus comme de vils animaux ; dans  
 cette Isle maudite, vous aviez  
 été condamnés à des travaux pé-  
 nibles, & pour de simples négli-  
 gences vous aviez éprouvé peut-  
 être les plus durs châtimens ; mais  
 quelques pas vers ce bois vous  
 ont ravi à vos tyrans, & vous ont  
 rendu la liberté qu'en naissant  
 vous teniez des mains de la Na-  
 ture. Enfin vos anciens Maîtres,  
 que malgré vous il vous faut aller  
 piller quelquefois pour pouvoir  
 subsister ici, viennent vous pour-  
 suivre jusques dans vos retraites.  
 Lorsque vous les rencontrez seuls,  
 il est raisonnable, sans doute,  
 que vous les préveniez, & que  
 par leur trépas vous tâchiez d'é-  
 loigner le votre. Cependant, mes-  
 sers amis, avant que d'exécuter  
 aujourd'hui sur Ducolard, que  
 voilà, cet acte de vengeance, ou  
 plutôt de justice, écoutez, je vous

prie , quelques réflexions que j'ai faites malgré moi , & qui vraisemblablement sont assez mal fondées. Nous sommes nés libres , la plupart , ou si ce n'est pas nous , ce fut du moins nos peres : mais n'avons-nous pas été pris en Afrique après quelque bataille perdue ? Le vainqueur , suivant l'usage , avoit le droit de nous égorger. En nous laissant la vie il nous a fait une grace , que nous avons pû refuser. Il a enfin vendu notre liberté à des Blancs ; & nous y avons tous consenti , puisque nous vivons encore. Les Blancs devenus nos Maîtres , & qui en cela ont sacrifié une partie de leurs biens pour ne pas travailler eux-mêmes , ont exigé que par nos travaux nous leur rapportassions l'intérêt de ce que nous avons coûté. Ceux de nous qui ont refusé de remplir en partie cette charge , se sont rendus , je crois , cou-

pables d'une espece de vol. On les en a punis, parce que nous avons peut-être des camarades qui résistent trop souvent à la raison, s'ils ont le bonheur de la connoître. Sans réfléchir sans-doute à ces choses, ne voyant que la peine, oubliant surtout l'obligation réelle, plusieurs d'entre nous désertent des maisons, où ils étoient abondamment nourris, bien couchés & pourvus de femmes. Ils viennent de là errer dans des forêts; oisifs & ennuyés, ils n'y trouvent ordinairement ni asyle ni repos véritable. Quelquefois dépourvus d'alimens nécessaires, ils sont obligés de devenir brigands & souvent meurtriers. Ils terminent enfin leurs tristes jours, tirés comme des sangliers, ou pris, & roués comme des assassins. O mes amis, quel train de vie! & l'agréable dénouement! Tel est pourtant le sort auquel vous vou-

lez que je participe après avoir tué un homme considéré , dont la mort exciteroit mille Blancs à la vengeance , & à notre punition , après m'être souillé du sang de mon Maître , que vous voyez , & que je chéris comme un pere , parce qu'il l'a mérité. Oui , mes Camarades , il est des François , & Monsieur Ducolard en est la preuve , qui voient en nous des hommes , maltraités par le sort , nécessaires à leurs travaux , sacrifiés à la nécessité , malheureux , mais estimables quelquefois , & toujours respectables. Mon Maître , qui m'aime aussi , & duquel je vous répons , seroit peut-être capable , mes amis , de vous arracher tous à vos infortunes. Je puis me tromper sans doute , mais il me semble que les François auxquels vous apparteniez , se trouveroient très-heureux de vous voir rentrer dans leurs habita-

tions. J'imagine que votre bonheur même pourroit aussi en dépendre. Vous seriez vraisemblablement satisfaits de vous voir d'abord pardonnés ; première convention, que Monsieur Ducolard garantiroit , après en avoir traité lui même. Je suis certain que vous seriez ravis de vous occuper de nouveau , puisque c'est le sort de tout homme. Vous serez charmés à ce prix de vous retrouver au milieu des alimens , des boissons , des instrumens , & surtout de vos cheres maîtresses. Oui, mes amis, vous en serez enchantés ; & vous mériterez avec le tems qu'un bon Maître , satisfait de vos services, vous rende la liberté, vous aide , vous marie , & peut-être vous enrichisse. Encore un point , mes Camarades , & vous allez décider. Le jour va paroître : Monsieur Ducolard prend vos noms ; il part , & va parler

à tous vos Maîtres. Vous me re-  
tenez parmi vous jusqu'à la ré-  
ponse ; & par prudence en atten-  
dant , vous posez au loin des  
sentinelles. Si vous découvriez  
quelque piège , si la réponse n'est  
point favorable , si vous n'obte-  
nez pas les avantages dont je vous  
ai parlé , si enfin mon Maître ne  
revient pas lui-même pour vous  
en instruire , chargez vos fusils,  
& quand il en sera tems , vous  
les déchargerez dans ce cœur , qui  
vous aura séduit par de fausses  
promesses.

La réponse des Nègres à ce  
discours , que je n'avois pû prépa-  
rer , fut un cri général de joie &  
de tendresse , & un acquiescement  
formel à mon heureux projet. Ils  
voulurent tous se jeter aux ge-  
noux de Monsieur Ducolard ,  
mais ils ne purent y parvenir ;  
car mon Maître qui jusqu'à ce  
moment s'étoit tenu à genoux lui-



même, attendant le coup de la mort, transporté alors d'une joie excessive, vint me sauter au cou, me donner mille baisers, & m'inonder de ses larmes.

Il prit ensuite la parole lui-même; il ratifia tout ce que j'avois promis, écrivit les noms, & se tournant vers moi, m'assura que je serois incessamment libre. Plusieurs Marons répandirent des pleurs. L'un nommoit un ami, l'autre sa femme, un autre deux maîtresses. Mais surtout, d'une voix commune, ils changerent un point aux conventions proposées. Ils voulurent que nous reprissions nos fusils, & que j'accompagnasse mon Maître aux habitations. D'abord par crainte de surprise je refusai cet avantage; mais les Nègres me repliquèrent ingénument, que ma raison & mon esprit les serviroient peut-être auprès de leurs Maîtres, & lève-



roient les difficultés qui pourroient se rencontrer dans l'exécution du traité. Je n'insistai plus sur ce sujet. L'aube du jour commençoit à paroître: je donnai mon bras à Monsieur Ducolard, nous reprîmes nos armes, & nous sortîmes de la caverne chargés de louanges & de bénédictions.

Mon Maître extasié de joie, croyoit à peine tout ce qui venoit de se passer; & il me dit d'abord avec gayeté que j'avois un talent supérieur pour les ambassades. Aussi m'attends-je quelque jour, lui répliquai-je sur le même ton, à devenir le plénipotentiaire du genre humain. Je veux alors pacifier pour jamais tous les freres de la grande famille, l'Afrique, l'Asie, l'Europe, l'Amérique, les Blancs, les Noirs, les Bruns, les fourrés, les habillés, les nuds, les batifés, les circoncis, les poilras & les barbes.

En tenant ces propos & beaucoup d'autres semblables, nous approchions de la maison, où nous étions attendus avec beaucoup d'impatience. Nous rencontrâmes en chemin plusieurs compagnons de la veille, qui avoient passé la nuit dans le creux de quelque arbre, ou sur le gazon, ou dans l'eau. Ils juroient tous, & se plaignoient de la mauvaise chasse qu'on avoit faite. Mon Maître leur dit qu'il avoit un peu moins à se plaindre. Combien en avez vous tués ? lui repliquerent ils vivement : mais Monsieur Ducolard ne voulut pas s'ouvrir davantage, jusqu'à ce que nous fussions parvenus aux habitations, où il les engagea tous de vouloir bien l'accompagner. Les Maîtres des Nègres Marons ayant d'abord été assemblés par un billet circulaire, Monsieur Ducolard les instruisit de tout ce qui nous étoit

arrivé dans la nuit. Mais les avis sur ce qui nous restoit à faire ne furent point uniformes. Il se trouva dans le nombre quelques plaisans qui ne vouloient pas perdre l'occasion d'aller faire la plus belle des chasses. On se conforma néanmoins ensuite aux intentions de mon Maître. Quelques-uns de la troupe accompagnés d'une foule de curieux, se transporterent à la caverne, & en ramenerent en pompe tous mes nouveaux convertis.

---

## C H A P I T R E X I.

**P**EU de tems après cette époque, qui fit de moi à la Martini- que un objet de curiosité générale, Monsieur Ducolard s'embarqua pour la France avec son Bibliothécaire fameux. Nous hazardâmes la traversée sur un petit vaisseau marchand, qui sans dou-

te avoit été construit depuis long-tems , ou qui portoit avec lui peut-être des vers principes de sa destruction. Quoiqu'il en soit , après une navigation d'un mois , très-contrecarrée & très-pénible , nous trouvant dans une nuit ténébreuse , & sur des ondes furieusement agitées , voilà qu'on crie tout-à-coup sur le tillac , allerte ! le navire fait eau de tous côtés ! Nous sommes perdus , nous périfions ! On parle , on pleure , on prie , on jure : nous montons tous pour nous convaincre de la vérité du fait , & pour nous la prouver les bouillons d'eau montent avec nous. Envain a-t-on recours à toutes les pompes , le vaisseau est prêt à couler bas. Dans la confusion générale où nous fûmes jetés par cet événement subit , les moins imbécilles songerent à la chaloupe. J'y descendis lestement , appelant de toutes mes forces

mon cher Maître, mais il put bien ne pas m'entendre, ou n'eût pas le tems de me joindre. Quelqu'un coupa le cable, par où nous tenions au vaisseau. Nous en fûmes ainsi séparés, & nous vîmes bientôt l'affreux instant où les gouffres des mers l'engloutirent.

Quoique affranchi par la mort de Monsieur Ducolard, je ressentis vivement sa perte. Je pleurai dans un coin de la chaloupe, & mes compagnons n'étoient pas plus gais que moi. De cent trente-sept personnes qui s'étoient embarquées nous ne nous trouvâmes que neuf dans une chaloupe très-petite, encore fûmes nous ~~loin~~ de nous croire sauvés, lorsque, toutes perquisitions faites, il fut décidé que nous manquions d'alimens. Avant de sauter du vaisseau je m'étois heureusement muni de deux grosses bouteilles d'eau-de-  
 ie. Je déclarai à mes camarades

Blancs la petite ressource qui me restoit, & je la leur livrai pour la rendre commune. Je vis plusieurs d'entre eux fâchés de me devoir ce service, & je n'en fus point surpris. En se marquant tous des places ils me donnerent la dernière, & je me dis à moi-même, je l'aurois deviné. On parla de ramer : je devinai encore qu'on alloit me prier de me mettre le premier à l'ouvrage. Toute la bande ne put pourtant me dire de quel côté il convenoit de naviger. J'avois suivi pendant la route les opérations du Pilote : je considérai le soleil qui se levoit ; & je dis que l'Angleterre étoit sûrement au Nord-Est. J'ajoutai que le vent nous y portant alors, quelques-uns de nos mouchoirs noués ensemble & attachés en l'air à nos deux rames, nous vaudroient mieux que dix rameurs. On m'écouta ; on se regarda ; on haussa les

épaules ; & je ramai. Mes compagnons d'infortune m'ayant laissé long-tems au travail , je sortis de ma place pour venir leur faire mes humbles représentations ; & je les trouvai occupés à vuidier mes bouteilles. Je dis qu'il convenoit de les ménager ; pour pratiquer mes bons conseils on ne me donna point à boire.

J'allois en soupirant m'attacher encore à mes rames ; elles étoient prises par deux marchands qui retournerent la chaloupe , & viferent , par entêtement , à nous ramener en Amérique. Je me résolus alors à souffrir , & à ne point donner de conseils. Au reste nous espéâmes tous que quelque navire s'offriroit à notre vue , & qu'il nous appercevrait , ou que nous irions le joindre. Dans la premiere journée nos espérances furent vaines. La nuit venue , je considérai les étoiles ; elles me



prouverent clairement que nous regagnions le sud. Je ne pûs m'en pêcher de le dire tout haut. Je parlai d'Orion, de la grande Ourse, de la petite, & de l'étoile polaire que nous laissions derriere nous. Trois de mes compagnons crurent que je me mocquois d'eux, & dirent qu'ils n'avoient jamais vu d'ourse que dans les bois. Les autres branlans la tête, commencerent à imaginer qu'un homme noir pouvoit, une fois dans sa vie, en sçavoir plus qu'un homme blanc ; & ils résolurent tous entre eux de me laisser dorénavant la direction de la route. Je fis tourner de nouveau la chaloupe, abandonner les rames, réunir les mouchoirs, & mettre à la voile. Tous les soins que je me donnai dans ce moment, toute la nuit & le lendemain, ne pûrent nous amener à voir la terre, ni à rencontrer un vaisseau. Cependant l'eau-

de-vie finissoit, & les moins robustes d'entre nous commençoient à tomber en défaillance. Quoique j'eusse moins su que les autres, je me sentis assez vigoureux. Je tâchai de donner à mes camarades de l'espoir & du courage : mais plus nous avançons sans rien voir , & plus cela faisoit tort à ma triste éloquence.

La mort , l'affreuse mort se mit enfin de la partie. Dès le troisième jour nous nous vîmes réduits par elle au nombre des Sages de la Grece. Il diminua dans la quatrième & la cinquième journée. Enfin au commencement de la sixième nous ne nous trouvâmes plus que trois vivans & un trépassé , les autres ayant jusqu'alors servi de pature aux requins. Nous nous regardâmes la larme à l'œil ; l'un de nous perdant tout autre espoir, nous fit la proposition de ne pas nous

défaire du mort. Je vais essayer, me dit-il, d'user de cette ressource dont je frémis. Il mordit à ces mots le cadavre, mâcha quelques instans & ne put rien avaler. Je cherchai à l'imiter, & je fus d'abord plus heureux; mais bientôt, comme lui, j'abandonnai cet aliment crud, qui n'étoit pas trop bon. Nous aperçûmes enfin la terre. Le vent nous y portoit; ce fut un redoublement de joie. Elle devint bientôt encore plus vive & mieux fondée; du côté où nous regardions, deux chaloupes nous parurent venir à nous. Du port de Bayonne, d'où nous n'étions pas loin, on nous avoit aperçus à l'aide d'un télescope, & l'on envoyoit six hommes pour nous reconnoître & pour nous sauver. A peine fûmes nous atteints par ce secours inespéré, que mes camarades apercevant du pain, en dévorèrent dans

un instant plusieurs livres. Je fis des représentations raisonnées sur les funestes suites que pouvoit entraîner leur voracité, mais ils n'eurent aucun égard à mes paroles. Pendant que je leur détaillais les causes physiques qui devoient les forcer à la continence, ils mangèrent de nouveau, & en furent bientôt punis. Nous n'étions pas encore à terre qu'ils périrent d'indigestion. Et moi pauvre Nègre raisonnable, qui n'avois mangé que quelque atomes, j'échappai seul à la mort. A mon arrivée on me mit dans un bel appartement, où diminuant petit à petit mes jeûnes, j'acquis en peu de journées le rein d'un Marabou, l'embonpoint d'une Pagode, & la plus vigoureuse des santés.



## CHAPITRE

## C H A P I T R E X I I .

**B**IEN nourri, mollement couché, jouissant tous les jours d'une nombreuse compagnie dans un vaste Palais, je ne songeois presque plus à la couronne qu'avoit perdue Mauritan, parce qu'il avoit eu de moins qu'un autre quatre-vingts-dix fusils & deux pieces de canon. Les traits de Bambiche étoient toujours néanmoins gravés fortement dans mon-cœur. Je jouissois quelquefois de certains momens d'enthousiasme où je croyois parler à son Altesse, & la voir favorable à mes soupirs. Elle me prenoit alors de sa belle main noire, & me faisoit monter sur le trône de son pere, qui vivoit, ou ne vivoit plus. Dans l'un de ces instans heureux, je me sentis un jour pris réellement par le bras. Je me re-

*I. Partie.*

E

tourne, & je vois un homme. Mon imagination échauffée en fit sur le champ mon premier Ministre. J'attendois de lui un discours politique & respectueux, quand j'entendis sa bouche me prononcer distinctement ces mots : hola ! Nègre, qui vous portez mieux que moi, sçachez que cet Hôpital n'est fait que pour les malades; & songez, s'il vous plaît, qu'il faut en sortir aujourd'hui. La chose étoit aisée, car le bâtiment avoit cent portes; il n'étoit pas aussi facile d'imaginer comment je me nourrirois hors de là. Pour tâcher de rester je formai le dessein de gagner une bonne maladie : mais par malheur dans ce monde n'est point malade qui veut. Il fallut donc quitter mon asyle, & songer aux moyens d'entretenir ailleurs ma vivante machine. Ignorant les ressources que je pouvois trouver en France à cet

égard, il me parut nécessaire de m'en informer à quelqu'un ; & pour ne pas me tromper dans le choix ; je consultai le premier venu.

Après avoir reçu de moi quelques instructions nécessaires, l'inconnu me dit sans hésiter, & sans façons, mon ami, vous ne sçauriez vous occuper à des métiers que vous n'avez point appris. Vous pensez trop noblement pour vouloir être aux ordres de votre égal. Faites mieux, croyez-moi ; prenez ce qui vous conviendra dans les Villes, ou sur les chemins ; vous vous amuserez, & vraisemblablement vous finirez par une mort exemplaire. Je rejetai bien loin cet avis charitable. Il vous reste encore un parti, reprit affectueusement mon homme, ce seroit d'aller plus loin tuer les gens, avec permission ; je veux dire d'aller travailler à vous faire Gé-

néral d'Armée. Vous n'avez que cinq pieds un pouce de haut ; vous pouvez pour commencer , entrer d'abord dans une Compagnie d'Hussards , dont je suis le Fourrier ; nous vous escorterons jusqu'en Lorraine , où nous avons ordre de nous rendre. Votre mine charmante sera propre à inspirer la terreur , & je ferois la gageure que dans l'occasion , vous ne pâlierez point devant l'ennemi.

Je n'estimai pas assez mon Râçoleur pour pouvoir me résoudre à lui découvrir ma haute naissance. Je lui dis cependant qu'à certains égards son dernier projet me paroïssoit sortable. Mais , Monsieur , ajoutai-je , en soupirant , vous ignorez que je suis Philosophe. Eh corbleu ! mon cher camarade , reprit-il avec vivacité , c'est justement un Philosophe qui nous manque. Mais , repliquai-je avec étonnement , un



vrai Philofophe ne veut tuer perfonne. Touchez-là , mon ami , me dit-il , en prenant ma main , je vous donne ma parole d'honneur qu'on ne vous contraindra point là-deffus. Voilà dix écus qui en valent mille. Allons boire , choifir un bon cheval chez le Capitaine , & nous préparer , en danfant , à commencer demain notre promenade. N'ayant rien de mieux à faire , je me laiffai entraîner vers l'Officier , à qui néanmoins je ne voulus figner qu'un engagement de deux ans. Notre Capitaine n'étoit pas difficile à cet égard. Si on le fouhaitoit , il vous enrolloit pour deux mois , & vous retenoit toute la vie.

Nous voilà bientôt en Lorraine , & bientôt après fur le Rhin. Je trouvai-là quelques camarades Nègres , que je voulus entretenir ; mais je ne rencontraï partout que des ames brutes , ftupidés , précé-

demment avilies par l'esclavage, & toujours prêtes à ramper, parce qu'on leur avoit dit que c'étoit leur état. Cependant nous passâmes le Rhin, & comme on lesçait, nous eûmes bientôt gagné les rives du Véser. Je m'accoutumai plus aisément qu'un autre à la façon de vivre singuliere de ma troupe. Galoper nuit & jour; s'assoupir quelques instans sous un arbre, ou dans une chaumiere, sans jamais quitter son habit; se nourrir de viandes encore palpitantes, de pain quand on en trouve, & le plus souvent de fruits amers; s'abreuver de bran-de-vin ou d'eau, sabrer sans coup férir, tirer sans effet, & piller l'ennemi quand les autres le tuent; j'exécutois ces choses là, au gré de tout le monde. Mais il y avoit malheureusement des procédés sur lesquels je ne me trouvois jamais d'accord avec mes camara-

dès , & qui m'attirerent de leur part , en différentes occasions , une douzaine de coups de sabre ; je n'assommois point le payfan : je refusois d'aller à mon tour à maraude , & surtout dans les surprises & les retraites de piller les équipages de notre propre armée. Cette façon de penser extraordinaire me fit dans l'esprit du corps entier un tort considérable ; & j'avois en effet au milieu d'eux , l'air d'être l'espion de la raison & de l'honneur.

Une autre infortune encore se trouvoit attachée à ma conduite. Tandis que mes camarades avoient leurs poches surchargées d'or , je ne possédois pas un sou ; & dans certaines occasions , je mourois souvent de faim à côté des tables servies pour eux avec prodigalité. Dans les sociétés ordinaires , mes souffrances eussent été du moins payées par la confi-

dération & par l'estime; mais là, je ne pouvois être absolument que malheureux & méprisé.

Après la victoire d'Hastembeck, nous volâmes au-delà d'Hanovre; & j'eus la satisfaction de me défaltérer dans l'Elbe. Il fallut en revenir; je fis comme les autres, exposé toujours aux catastrophes attachées naturellement à ma Philosophie.

Depuis notre retour en ce pays, beaucoup moins rempli de montagnes & de forêts, notre troupe s'est distinguée. Elle harceloit de tous côtés l'ennemi. Mes camarades s'enrichissoient, & je devenois tous les jours plus pauvre. Il y a dix jours enfin que l'un de mes Officiers me surprit assis sur un buisson, & faisant à ce sujet des réflexions tragiques. Il se présente une occasion, me dit-il avec mystère, qui sans doute va finir tes peines, & peut-être t'enrichir

à jamais : les Espions de notre Colonel viennent d'avertir qu'il y a près de Mœurs, des bagages mal escortés. Nous allons partir pour les attaquer ; si tu fais là ton devoir, tu n'auras plus à te plaindre.

Dans le cours de mes dernières disgrâces, j'avois formé le dessein de gagner une somme par quelque coup d'éclat, de demander mon congé, & de revoler de quelque manière sur les traces de ma Princesse. Mais j'avois perdu depuis l'espérance de remplir un si beau projet. Le discours de l'Officier la fit renaître dans mon ame. Je partis comme les autres avec la bonne intention de tirer de loin, de frapper du plat de mon sabre, de piller en règle, & de tuer le moins qu'il me seroit possible.

Nous surprîmes en effet le long du Rhin les bagages indiqués ;

mais l'escorte se défendit assez bien pour donner le tems aux charriots d'échapper à notre rapacité glorieuse. Tandis que nous nous battons, la moitié de nos gens nous abandonna pour aller piller sur les devants. Je les vis se charger de riches dépouilles ; & moi pour remplir mon devoir, j'essuyois alors gratuitement les risques & les coups. Le détachement ennemi cessant de résister, prit enfin le parti de s'enfuir à la débandade. Je me trouvai en ce moment à deux pas d'un Anglois couvert d'or & chargé de bijoux, qui étoit vraisemblablement le Commandant de la troupe battue. Ayant mes deux genoux sur le cou de mon cheval & le sabre au-dessus de la tête de l'Officier, je lui dis de se rendre. Au lieu de m'obéir, le Guerrier brillant dérange sa haquenée d'un coup de doigt, pique des deux, & vole.

devant moi dans un nuage de pouffiere. Je le suis comme un éclair, & je le talonne long-tems ayant dans ma main gauche l'un de mes pistolets bandé. Je lui criois toujours : Monsieur, rendez-vous, je vous en prie ; Monsieur, vous allez trop vite ; un Philosophe tel que moi ne voudroit pas vous assassiner, mais parbleu ! rendez - vous donc. Je parlois & je pressois en vain. Le cheval anglois, dix fois plus lesté que le mien, éloignoit ma proye de plus en plus, & se mocquoit de moi. Pour comble de disgrâce mon mauvais coureur s'abattant sous moi, me roula sur un tas de pierres ; & je ne remportai d'autre fruit de ma victoire, que mon nez sanglant, un œil poché, une oreille pendante, une épaule démise, & beaucoup plus bas, deux larges écorchures.

On croiroit que tant de maux

devoient être pour Tintillo le comble de l'infortune; ce n'étoit rien encore. Vingt camarades avoient vu le Commandant doré fuyant devant moi, mon sabre levé, mon pistolet bandé : ils avoient compté sur sa mort, & sur une partie de la dépouille de cet homme. Voyant leur espoir trompé par ma chute, ils jurèrent tous à la fois, & allèrent porter à mon Capitaine des plaintes sur ma poltronerie. Je représentai vivement à mon Officier que je n'avois pas manqué de courage, puisque je m'étois battu tandis que les autres pilloient. Je dis que je trouvois honteux de tuer les gens qui fuient, parce que ces gens ont de l'or. J'ajoutai que par mille efforts j'avois tâché de faire à l'Etat un prisonnier de marque, mais que je n'avois jamais cru devoir répondre des jambes d'un cheval normand.



L'Armée n'est point le Barreau :  
On y méconnoît l'Eloquence , &  
quelquefois l'équité. Mon Capitaine me dit que j'étois trop humain pour bien faire mon metier : mes deux ans de service se trouvant terminés , il me força de prendre mon congé , & ce fut le seul qu'il eut jamais donné au terme. Cependant ma catastrophe a fait du bruit parmi les Troupes légères. Tous ces honnêtes Messieurs , ont décidés que je dois être un coquin , puisque je ne suis pas riche. Voyant dans leur esprit un tel préjugé formé sur mon compte , sentant que j'en rougis à tort & malgré moi ; enfin après mon aventure , convaincu que je me présenterois en vain à quelque autre Capitaine pour lui vendre mon sang à raison de cinq sols par jour , je me suis renfermé dans cette chambre pour pouvoir le répandre à mon gré , & vous

avez certainement trop de raison pour vouloir me priver de ce plaisir.

---

### CHAPITRE XIII.

**T**INTILLO m'ayant ainsi achevé son histoire, je fus très-embarrassé sur ce que j'avois à lui répondre, & sur le ton qui me restoit à prendre avec lui. Son ingénuité ne me laissoit aucun doute sur la réalité de ses aventures. Il avoit donc été à la fois Prince, Héros, Sçavant & raisonnable; mais d'un autre côté, c'étoit un Nègre, sans état, sans argent, sans chemise, & qui n'étoit seulement pas propre à devenir Soldat.

Toutes réflexions faites, je crus devoir lui tenir ce discours: votre origine, Tintillo, votre caractère, vos actions, vos lumières & vos infortunes m'inté-

réssent beaucoup en votre faveur. Vous voulez absolument vous défaire de la vie ; c'est une fantaisie qu'il faudra bien vous passer. Cependant, mon cher Tintillo, si l'espoir vous retenoit sur la terre, je vous y rendrois peut-être quelques services. Je voudrois certainement pouvoir contribuer à vous procurer le trône de Monsieur votre pere, & les charmes de la Princesse Bambiche ; mais, ce sont de ces choses, qui, dans la circonstance présente, me paroissent peu praticables. Il conviendrait peut-être de vous abaisser à d'autres vues, qui, près de moi, vous nourriroient du moins ; & vous attendriez à ma suite l'occasion de regner.

Le malheureux Tintillo réfléchit un moment sur ma proposition indécente. Il fit à ce sujet, en langage Africain, un monologue pathétique, qui sans

doute étoit merveilleux. Le résultat m'en fut rendu en langue plus intelligible. Il m'assura qu'il étoit bien résolu de n'être le domestique de personne : il est cependant, ajouta-t-il, un moyen de me sauver la vie; ce seroit, Monsieur, de me faire votre Ecuyer. Je représentai au Nègre que mon état ne me permettoit pas d'avoir un Ecuyer. Il m'écouta, leva les yeux au Ciel, & courut à son sabre, comme à sa dernière ressource. Je l'arrêtai dans son transport; & je trouvai heureusement le moyen d'arranger les choses. Je lui donnai auprès de moi la qualité, qu'il demandoit; il s'engagea de son côté à panser mes chevaux, à beaucoup charger le sien, & lorsque j'aurois soif, à me donner à boire.

Mon Hôte, qui m'épioit, pour sçavoir si je persuaderois à l'Huf-

sard de supporter la vie , fut charmé de l'accord fait entre nous. Je donnai à mon Nègre un habit brun , à boutons d'or , convenable à sa double qualité d'Ecuyer , & de Philosophe. Je lui laissai néanmoins son sabre : outre que dans sa main il pouvoit m'être utile dans les routes , je sentis qu'il n'étoit point décent de vouloir désarmer un Prince :

Cependant l'ennemi repassoit le Rhin à son tour , au-dessus de Wesel , & je me préparois à quitter Cologne. Parmi les mouvemens que je me donnai à ce sujet , j'entrai un jour par hazard dans l'appartement de mon Hôte. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir une lampe , prête à s'éteindre , sur une caisse de mort. Quelqu'un me suivoit. Je me hâtai de demander quel étoit le trépassé qu'on éclairoit si mal. Eh ! mais , me répondit mon Hôte lui-

même, vous devez bien l'imaginer ; vous sçavez, depuis cinq jours, qu'une apoplexie m'a privé de ma sœur : la voilà, Monsieur, tristement étendue, & telle que vous & moi la retrouverons dans la grande vallée. Eh quoi, morbleu ! lui repliquai-je, dans ce pays, vous gardez donc cinq jours un cadavre dans vos chambres ! pardonnez moi, Monsieur, me dit-il ingénument, nous le gardons d'avantage.

Je voulus apprendre la cause d'une pareille coutume, qui, dans les tems chauds sur-tout, est certainement très-propre à conduire, à la fois dans la fosse, les familles entières. Un jour, me répondit l'Allemand, il étoit à Cologne un mari, fort mécontent de sa femme : il la soupçonnoit de se laisser aimer en cachète par un favori. Mais, ce qui paroît singulier, ce mari se trompoit, quoi-

que sa femme fût jeune, spirituelle & jolie. Après une nuit passée auprès d'elle en contestations très-vives, le matin en s'éveillant, Monsieur, trouva Madame froide, pâle, roide & immobile. Il sonne, & demande du secours. Un Chirurgien qu'on appelle, ne pouvant parvenir à tirer du sang de la Dame, & d'ailleurs, toutes autres vérifications faites, décide qu'elle est morte, & propre, dès l'instant, à être logée dans un tombeau. Le mari, pleurant d'un œil, riant de l'autre, fait inhumer le corps à grands frais, & s'assure par lui-même, que deux pieds de terre le séparent à jamais, de celle qui causa ses chagrins. La nuit d'après la cérémonie, cet époux, tranquille dans son lit, & garanti du froid, sous une couverture de plume, qu'il occupoit seul avec plaisir, crut entendre tout à coup la voix

de la Dame enterrée. Il écoute avec attention : plus il prête l'oreille, & plus il est convaincu qu'il a le malheur de ne pas se tromper. La voix lui paroissant venir du côté de la rue, il se couvre à la hâte d'une longue pelisse, & met en tremblant la tête à sa fenêtre : une espèce de petit phantôme étoit justement à la porte, & demandoit, en se plaignant, qu'on eût la bonté de la lui ouvrir. Je suis, s'écrioit le phantôme, la Maîtresse de ce logis. Je meurs de froid : il est juste que j'aïlle me réchauffer auprès de mon mari.

L'époux croyoit aux revenans; mais il n'avoit jamais oui dire que les ames eussent exigé des gens, qu'on les réchauffât, ou qu'on les rafraîchît : allez, ma chere femme, allez, repondit-il au phantôme, vous ne mourrez certainement, ni de froid, ni de chaud, par la raison qu'on ne vit



jamais qu'une fois ; mais vous pouvez retourner tranquillement , dans les lieux , d'où vous êtes sortie ; je n'épargnerai ni argent , ni soins , pour votre contentement , & j'ordonnerai pour vous autant de prieres , qu'on pourroit en réciter pour une Electrice Catholique.

Cette réponse & ces belles promesses ne satisfirent point du tout celle qui les entendoit de la rue. C'étoit en effet la Dame , pleine de vie , exposée d'ailleurs au plus grand froid , avec l'habit que peut avoir un mort , qui retourne du Cimetière à son logis. Mon cher mari , répondit-elle en grelotant , vous m'avez cru trépassée , je n'étois que tombée en syncope ; vous avez pris la peine de me faire enterrer vivante , & un passant , qui m'a entendue gémir , s'est donnée celle de me déterrer. Je puis avoir besoin de prieres ; mais , j'ai plus grand besoin encore d'un

bon feu, ou d'une robe de chambre. L'époux obstiné ne se rendit point ; il soutint que sa femme étoit morte dans les règles, & qu'il seroit taxé de folie s'il la croyoit vivante, après la décision du Chirurgien, & le paiement fait des funérailles.

A ces propos peu consolans, la bonne Dame jetta les hauts cris. Ayant ensuite imploré les célestes puissances, elle répondit à son cruel époux : je suis aussi vivante que vous, mon cher ami : je ne demande pourtant pas que vous ajoutiez foi à mes paroles ; mais, croyez-en du moins vos deux chevaux, qui mangent actuellement l'avoine dans votre grenier. Ce discours surprit beaucoup l'incrédule. Il appelle vite les gens. On allume des flambeaux, on vole au grenier ; & on y trouve réellement les chevaux faisant leur réveillon sur un gros tas d'avoine.

La suite est aisée à deviner : l'homme se précipite dans l'escalier, on ouvre la porte, la Dame monte triomphante, on allume un grand feu pour elle, & le mari tombe à ses genoux. Frappé du prodige, il demande pardon de son obstination criminelle. Il se repent sur-tout, des soupçons qu'il a pu former précédemment sur la vertu d'une femme, capable de donner aux chevaux des ailes.

Cet événement, reprit mon Hôte, est consacré par la tradition, & par un monument irrécusable. Venez sur la place d'armes, & vous verrez deux chevaux sculptés, regardans par les fenêtres du grenier d'une belle Maison. Je suivis l'Historien jusques à la place, & je vis ce qu'il m'avoit annoncé. Vous jugez bien, me dit-il en suite, que, depuis cette aventure, nous sommes tous trop raisonnables, pour nous presser d'en-

voyer au tombeau nos parens, & nos amis. Vous risqueriez en effet, lui répondis-je, de n'avoir désormais d'écuries que sur vos têtes, & d'y voir manger vos avoines par des chevaux de bois.

---

## CHAPITRE XIV.

**L'**ALLEMAND alloit me répliquer, & me raconter encore d'autres Anecdotes véritables, quand Tintillo vint m'apporter une lettre, dans laquelle il m'étoit prescrit de partir sur le champ pour la Franconie. Mon devoir l'emporta sur ma curiosité. Je fis mes adieux à la Baronne, qui m'étoit devenue chere. Je courus à mes chevaux; & suivi de mon Ecuyer, j'eus bien-tôt abandonné Cologne. Je remontai les rives du Rhin, & je traversai la Vétéravie.

Passant

Passant dans vingt Châteaux de différens Souverains , flanqués de tours devenues à charge depuis l'invention de la poudre, & foiblement gardées par toutes les troupes du propriétaire. J'arrivai enfin à Francfort sur le mein, l'une des belles Villes de l'Allemagne, Je n'eus que le tems d'y voir les salles mal décorées où l'Empereur mange aux yeux du peuple, le jour de son sacre, & enfin les Temples des Luthériens; ornés de quelques mauvais tableaux, de bancs resserrés, de Tribunes, d'Epitaphes, & d'une infinité d'Ecussions, tous surmontés de monstres, ou de cornes.

Je partis de-là pour Hamelbourg petite Ville, appartenante au Prince de Fulde, ayant encore présente à ma mémoire l'image des Temples, que j'avois vûs à Francfort. J'en parlai dans ma route à Tintillo. Je lui dis que

*I. Partie.*

F

je trouverois encore préférables ceux des Calvinistes, lesquels, spacieux & commodes, n'offrent à la vue & à l'imagination que les quatre murailles & Dieu. Ne me parlez point de vos Temples, me répondit mon Ecuyer avec humeur; ils ne sont tout au plus que de grandes maisons. Mais je veux à ce sujet, Monsieur, vous instruire d'une belle idée que j'ai eue cette nuit. Quand on se sera bien battu, lorsque les deux partis seront las de perdre, sans gagner, ou de gagner, en perdant, ils feront la paix, & vous irez certainement à Paris. Avec un peu de patience, là, ou ailleurs, je retrouverai ma Princesse, qui, malgré les amans, & le sort, me sera restée fidèle certainement. Je l'épouserai. Nous irons ensemble rejoindre son pere, qui, pour ne pas se défaire en ma faveur de son Royaume, me rendra certainement

celui de Mitombo. Enfin, j'ai résolu de changer alors la religion absurde, qui aveugle & tyrannise mes sujets ; & , vous êtes trop sensé, Monsieur, pour n'être pas persuadé que j'y parviendrai certainement.

Je veux qu'ils brûlent leurs fétiches, parce qu'elles sont de bois, & qu'ils adorent un Être Suprême, Eternel, & Créateur, parce que nous ne nous sommes pas faits nous mêmes. Mais, il faut vous dépeindre le Temple, que, dans le tems, je suis résolu de faire construire à ce sujet. Sa forme sera simple, grande, & parfaitement régulière, comme celle de la nature même, qui m'a servi de modèle, & dont il sera le raccourci. Je le fais rond, & dix fois plus spacieux que les vôtres. Il est couvert d'un superbe Dôme. Il a trente-deux portes, & pas une fenêtre. Vous y entrez ; on

ferme la porte sur vous , & vous croyez vous trouver , tout à coup , dans un globe immense , & azuré. Dix mille petits globes de feu , placés devant vous , ou derriere, ou dessus , ou dessous , répandent dans cette vaste enceinte une lumiere vive & agréable. Vous voyez tourner tous ces petits globes sur leur centre. Mais , c'est encore peu de chose ; quatre-vingt-dix-mille Sphères opaques , & diversifiées , tournent , en même tems , autour des globes lumineux , en reçoivent la lumiere , se la reverberen tréciproquement , l'éclipsent quelquefois , & quelquefois s'éclipsent elle-mêmes. Pour vous mettre à portée d'admirer l'Auteur dans l'ouvrage , je vous fais pénétrer au milieu de tant de merveilles. Vous vous promenez , vous montez , vous descendez pendant des heures entières , environné de soleils , éclairans une quantité de mondes , & les vivi-



fians. Vous voyez les mouvemens des globes, leur dépendance réciproque, leur ordre, leur infinité. Vous songez sur-tout, que tout ce qui s'offre à vos yeux n'est qu'une foible image de l'univers que vous habitez. Alors, votre ame, d'elle-même, s'élève vers le Créateur : votre cœur ému, échauffé, attendri, se pénètre de reconnoissance & d'amour : vous pouvez sortir ; votre priere est faite.

Je vous ai dépeint le spectacle & l'effet, reprit ensuite Tintillo ; ce n'est point un miracle qui l'opère, c'est mieux que tout cela, c'est mon invention. Sous vous, est un grand parquet plat, & peint en bleu de Ciel. L'habileté de l'Artiste sublime le fait paroître concave, & semé de globes semblables à ceux que vous pouvez toucher autour de vous. Le Peintre s'est servi de la même ma-

gie , pour faire disparoître les murs. Ma voute ne se montre point à vos yeux , parce que je l'ai couverte de glaces , qui multiplient à l'infini l'espace , & tous les corps. Les Sphères qui paroissent enflâmées sont des globes de cristal , creux & doubles , dont l'entre-deux est rempli de vin blanc : dans le milieu est une méche allumée , & entretenue par l'esprit-de-vin. Toutes mes lanternes sont enfilées dans de longues barres de fer , peintes comme les murs , vuides , & tournantes , dont le pied traverse le parquet , & dont la cime touche à la voute. Par différens conduits extérieurs l'esprit-de-vin est répandu à la fois du centre de mon dôme , dans toutes les barres de fer ; & au moyen de dix mille soupapes il entre dans chaque lanterne , à mesure qu'il y devient nécessaire. Mes Sphères opaques sont , ou de bois peint ,



ou de minéraux, ou de glaces, & quelquefois des trois ensemble, pour vous présenter dans les mondes, les mers, les terres, & jusques aux montagnes. Ces globes tiennent, par de petites branches de fer de différentes longueurs, à mes barres tournantes. C'est ainsi que mes mondes font leurs révolutions distinctes autour des soleils, qui tournent sur eux-mêmes. Vous pouvez remarquer aussi que mes globes opaques, les plus éloignés de leurs Sphères enflâmées, deviennent des comètes pour les Mondes d'un autre Soleil, qu'ils approchent quelquefois. Il les abandonnent ensuite, pour un tems, dont la durée, qui a ses limites, peut certainement être prévue. Enfin, entre toutes mes barres & mes Sphères, vous avez marché sur des échelles de fer bleues, très-déliées, qui circulent par-

tout, & que les plus habiles Serruriers ont eu soin de rendre solides. Descendons maintenant, & pour ne vous laisser rien à désirer, on va vous lever le parquet du Temple. Vous êtes prêt à vous récrier d'abord sur le nombre des roues de cuivre qu'il vous cache : mais, remarquez, je vous prie, qu'elles sont toutes nécessaires. Vous en voyez une au pied de chaque barre. Ces roues, pratiquées à différentes hauteurs, ont dessus, ou dessous, des pignons d'acier, par où elles reçoivent & rendent le mouvement de rotation. Ce mouvement leur est communiqué à toutes par une vis sans fin, qui s'engraine dans une roue générale, & qui termine elle-même la tige d'une vaste roue de bois, à grandes aîles, posée horizontalement près de là dans le centre d'une forte rivière. Ce Temple superbe se



trouve enfin construit au milieu d'une chaîne de colines, toutes couvertes de vignes, qui abreuvent les contours de mes soleils, & en nourrissent continuellement l'éclatante lumière.

Quand mon Nègre m'eut ainsi exposé tout le plan de son Temple, je ne sçus absolument point si je devois l'admirer, ou m'en moquer. Apperçue d'un certain côté son idée me paroissoit vaste, simple, praticable, & sublime : considérée dans un autre point de vue, je la trouvois singulière & folle. Mon Ecuyer s'apperçut de ma perplexité. Suspendez votre jugement sur mon projet, me dit-il, avec enthousiasme, jusqu'à ce que vous l'ayez vû réalisé à Mitombo, & que j'aye eu le plaisir de vous égarer vous même au milieu de mon Univers.



## CHAPITRE XV.

**J'**ARRIVAI cependant à Hamelbourg. Après y avoir passé quelque tems, je reçus l'ordre d'en partir, & de me porter à quelques lieues de là dans Kiffing, petite Ville de l'Evêché de Wurtzbourg, située dans un valon agréable, qui produit des eaux minérales, & sur les bords de la Saal.

Le soir même, je me transportai chez un Juif, où une grande illumination m'annonçoit quelque chose d'extraordinaire. Je sonne, & on accourt avec joie; l'on s'étonne seulement de ce que je n'arrive point par la fenêtre. La belle occasion pour moi, si l'ambition & la fourberie s'étoient emparées de mon ame! C'étoit la pacque de ces Messieurs, qui attendoient le



Messie autour d'une table servie en gras & en maigre assez mesquinement. Auprès de la table, sur laquelle devoient rester toute la nuit les provisions pour celui qu'ils attendoient, on voyoit un lit préparé pour lui, bien mol, bien blanc, & bien arrangé. Les fenêtres étoient ouvertes; ils disoient qu'il étoit convenable de lui ménager le choix des avenues. Après avoir déclaré que j'avois seulement l'honneur d'être un mortel, qui se plaisoit à tout voir, je laissai là mes Hébreux, qui se remirent à prier, à boire, & à espérer de plus belle.

A la porte du Juif je ne fus pas peu surpris de retrouver ma Baronne de Windiggreffin. Elle donnoit le bras au Baron de Windiggraf, son pere. Ils étoient éclairés d'un flambeau de résine, & pestoient contre le Maître du logis. On n'avoit pas voulu les

laisser entrer , parce que dans une nuit si solennelle ils étoient venus pour traiter d'affaires. Ce Seigneur , qui s'exprimoit passablement bien en françois, & , à qui la Baronne fit part en deux mots de notre rencontre à Cologne , me pria à dîner pour le lendemain , dans son Château de Tir-ton-hofkertz , distant du Bourg d'une lieue & demie. Ce Château fameux , bâti vraisemblablement par le Fondateur de Troye , s'élevoit à la vue du milieu d'un marais éternel , où la puanteur regnoit depuis son origine.

On y arrivoit par une chaussée de quelques pieds de largeur , dont la moitié des bords éboulés permettoit en plusieurs endroits aux poissons de la passer avec les hommes. Au bout de la chaussée , étoit un pont-levis tremblant , qui offroit aux arrivans , pour leur sûreté , deux bonnes planches mal





(133)

clouées, & trois autres criblées de grands trous, par où l'on pouvoit, en passant, & regardant sous foi, voir nager de belles grenouilles. La construction du Palais, répondoit assez bien à l'avenue. C'étoit quatre murs, de cinq pieds d'épaisseur, que l'Architecte avoit percés de six lucarnes, auxquelles la faux du tems avoit ajouté quatre ou cinq brèches. Enfin, une grosse tour, élevée à l'un des coins, & dont on découvroit l'intérieur à travers de deux crévasses, couronnoit, embellissoit, & ménaçoit tout l'édifice.

*Fin de la premiere Partie;*

65865687



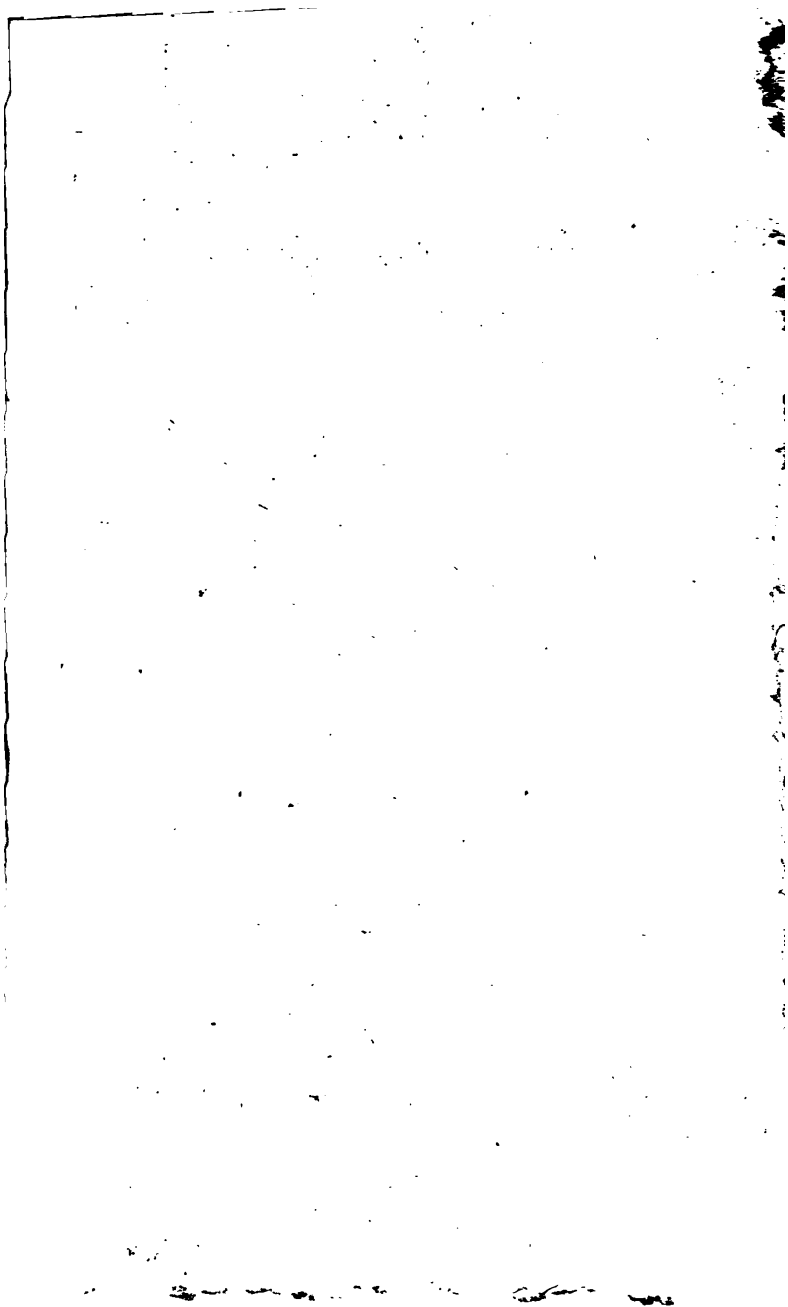
I

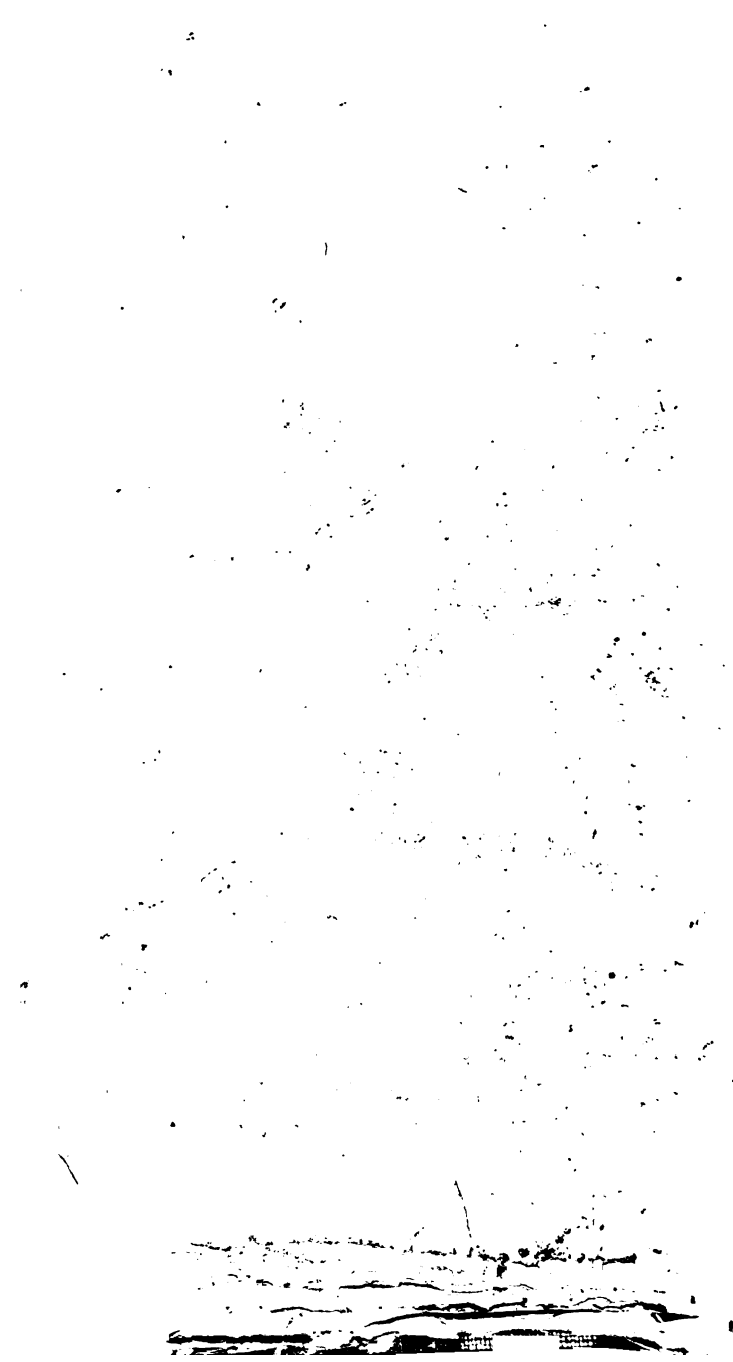
Zahl. III 10. 83.

Gay - 2 III. 72<sup>3</sup>

Barbus III 873/74.

Vf. mailhol, Gabo.





!

.

2

.

2









